

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 31 JUILLET 1830.

NO. 45

FRANCE.

PARIS, 14 juin.

PROCLAMATION DU ROI.

CHARLES, etc., à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

FRANÇAIS !

La dernière Chambre des députés a méconnu mes intentions. J'avais droit de compter sur son concours pour faire le bien que je méditais ; elle me l'a refusé ! Comme père de mon peuple, mon cœur s'en est affligé ; comme Roi, j'en ai été offensé. J'ai prononcé la dissolution de cette chambre.

Français ! votre prospérité fait ma gloire ; votre bonheur est le mien. Au moment où les collèges électoraux vont s'ouvrir sur tous les points de mon royaume, vous écouterez la voix de votre Roi.

Maintenir la Charte constitutionnelle et les institutions qu'elle a fondées, a été et sera toujours le but de mes efforts.

Mais pour atteindre ce but, je dois exercer librement et faire respecter les droits sacrés qui sont l'apanage de ma Couronne.

C'est en eux qu'est la garantie du repos public et de vos libertés. La nature du Gouvernement serait altérée, si de coupables atteintes affaiblissaient mes prérogatives ; et je trahirais mes serments, si je le souffrais.

A l'abri de ce Gouvernement, la France est devenue florissante et libre. Elle lui doit ses franchises, son crédit et son industrie. La France n'a rien à envier aux autres États, et ne peut aspirer qu'à la conservation des avantages dont elle jouit.

Rassurez-vous donc sur vos droits. Je les confonds avec les miens, et les protégerai avec une égale sollicitude.

Ne vous laissez pas égarer par le langage insidieux des ennemis de votre repos. Repoussez d'indignes soupçons et de fausses craintes, qui ébranleraient la confiance publique et pourraient exciter de graves désordres. Les desseins de ceux qui propagent ces craintes échoueront, quels qu'ils soient, devant mon immuable résolution. Votre sécurité, vos intérêts ne seront pas plus compromis que vos libertés : Je veille sur les uns comme sur les autres.

Électeurs, hâtez-vous de vous rendre dans vos collèges. Qu'une négligence répréhensible ne les prive pas de votre présence ! Qu'un même sentiment vous anime, qu'un même drapeau vous rallie !

C'est votre Roi qui vous le demande ; c'est un père qui vous appelle.

Remplissez vos devoirs ; je saurai remplir les miens.

Donné en notre château des Tuileries, le treizième jour du mois de juin de l'an de grâce mil huit cent trente, et de notre règne le sixième.

CHARLES.

Par le Roi :

Le président du conseil des ministres, P^e DE POLIGNAC.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Extrait d'un rapport adressé à S. Exc. le ministre de la marine et des colonies, par M. l'amiral baron Duperré.

Vaisseau la Provence, en mer sous le vent de Majorque, le 2 juin 1830.

Monseigneur,

La flotte, appareillée de la baie de Toulon, le 25 du mois dernier, à la naissance d'une brise du O.-N.-O., se composait de 75 bâtimens de guerre. Une des divisions du convoi, qui l'accompagnait, était de 55 voilés. Elle faisait route, bien ralliée, lorsque dans la nuit du 27 au 28, elle a été assaillie par un fort vent d'Est et d'Est-S.-E., à la hauteur de Minorque et de Majorque. Je l'ai conduite sous le vent des îles où elle a trouvé un abri. Le tems était devenu beau ; après avoir rallié l'armée et le convoi, avoir pourvu au départ de la baie de Palma de la flottille de débarquement qui y était en relâche, je me suis dirigé sur la côte d'Alger. Le lendemain au soir 29, j'en ai pris connaissance à toute vue. Le tems était beau, le vent à l'Est, peut-être un peu frais. La flotte a manœuvré pendant la nuit, de manière à se trouver, le lendemain 30, à la pointe du jour, à petite distance de terre. Elle était effectivement le 30, à quatre heures du matin, dans le nord du cap Caxine, à cinq ou six lieues au plus. Mais, la côte était couverte de nuages, l'horizon était chargé, la force du vent augmentait graduellement : tout annonçait du mauvais tems. La flotte sur le bord du nord, s'est éloignée de la côte avec des

vents d'Est et d'E.-S.-E. sans en avoir été, je pense, aperçue, en raison de l'obscurité du tems.

L'obligation de tenir rallié et en bonne route une masse de bâtimens de tant d'espèces et de qualités différentes, et naviguant au plus près du vent, devenait impossible. Aussi, n'avons-nous pu nous maintenir sur le méridien d'Alger. La réserve, composée des gabarres et autres bâtimens de qualités inférieures, a été entraînée sous le vent. Le convoi, que j'avais eu la prévoyance de maintenir à plusieurs milles dans le vent, s'y est assez bien soutenu. Mais trois jours de forts vents d'E.-S.-E. ne nous laissaient plus d'espoir de remordre sur la côte d'Alger. Le seul parti à prendre était de rallier dans la baie de Palma la réserve, le convoi, et de maintenir l'armée sous le vent des îles, en attendant le beau tems, le ralliement et la réorganisation des convois. Celui parti de Toulon le 27, et qui devait rallier l'armée à la côte d'Afrique, a été dispersé, à son départ, par un vent violent de N.-E. J'en ai rallié plusieurs navires au convoi qui accompagne l'armée. D'autres, par les soins de mes éclaireurs, ont été dirigés sur la baie de Palma, et le ralliement général y aura lieu. J'espère y parvenir et mettre l'armée en mesure d'agir de nouveau. Cela ne doit pas être long. J'ai pris des dispositions pour rappeler à Palma, la flottille de débarquement qui avait fait route pour me rallier au point d'opérations. Je n'en ai point eu connaissance, mais le tems n'a point été assez mauvais pour en concevoir des inquiétudes : elle est composée de bons bateaux susceptibles de tenir la mer, et de résister au vent qui a régné.

J'ai trouvé, monseigneur, les éléments contraires ; je n'ai pu leur opposer que des efforts humains. J'ai puisé dans mon zèle et mon dévouement au service du Roi, ceux qui m'ont aidé à prévenir des malheurs, mais qui n'ont pu mettre à l'abri d'un retard dans l'exécution de l'opération projetée.

L'état sanitaire de l'armée est bon : l'esprit et les dispositions sont les mêmes qu'au départ ; c'est-à-dire parfaits.

Rapport adressé au ministre de la marine par M. l'amiral baron Duperré.

Vaisseau la Provence, en mer, sous le vent de Majorque, le 2 juin 1830.

J'ai l'honneur de vous envoyer le rapport de M. d'Assigny sur le naufrage des bricks l'Aventure et le Sylène sur les côtes d'Afrique ; vous y trouverez des détails qui font frémir d'horreur.

Cet officier et M. Bruat, qui commandaient ces deux bâtimens, sont au nombre de ceux qui ont échappé au massacre.

Rapport adressé à S. Exc. le ministre de la marine et des colonies par M. d'Assigny, lieutenant de vaisseau.

Au bagne d'Alger, le 23 mai 1830.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. de la perte des bricks l'Aventure et le Sylène, événement funeste, dans lequel la fortune s'est plu à nous accabler de toutes ses rigueurs ; naufrage de nuit par un tems affreux, sur une terre ennemie, peuplée d'hommes féroces que craignent même les Turcs, qui ne traversent qu'en tremblant leurs sauvages demeures.

Depuis mon retour de Tunis, j'étais naviguant de conserve avec la frégate la Bellone. Dans la nuit du 14 au 15 mai, à deux heures du matin, le vent soufflant avec assez de force de la partie N.-O., les amures à tribord, le bâtiment fatigué beaucoup de la grosse mer ; je fis prendre le second ris dans les huniers. Pendant cette opération, la Bellone que nous relevions dans le S.-S.-O., à une assez grande distance, disparut tout-à-coup. Le jour s'étant fait, je pensai que la frégate avait viré de bord ; et la brise ayant varié et passé au N.-N.-E. à cinq heures, nous courûmes le bord du N.-O. ; je continuai ainsi jusque sur les dix heures, que l'on aperçut sous le vent un bâtiment, mais ne formant qu'une masse peu distincte ; car la brume épaisse et le tems couvert ne permettaient de distinguer qu'avec peine les objets éloignés, même d'une petite distance : cependant, ayant approché de plus près le bâtiment, nous le reconnûmes pour un brick anglais de commerce. Un instant après, un autre bâtiment se distingua devant nous, un peu avant : le reconnaissant pour un bâtiment de guerre, je fis mettre mon numéro, et ce brick, qui était le Sylène, me signala qu'il venait de Mahon, d'où il était parti le 11 mai, qu'il était porteur de paquets pour M. Massieu, enfin que la veille, dans la soirée, ayant contourné la rade d'Alger, il y avait aperçu une frégate anglaise au mouillage. Après avoir signalé que je croyais M. Massieu dans le S.-E., il était midi passé, nous continuâmes de courir à N.-O. jusqu'à environ une heure que je pris le bord du S. E., ne conservant toujours

que les huniers avec deux ris ; le Sylène nous suivait au vent à peu de distance. A 5 heures 30 minutes, ayant fait 23 milles au S.-E., la brise ayant un peu tombé, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre, et lui ayant demandé son point, il m'a dit qu'il avait eu à midi, d'après un bon relèvement de la veille au soir, 37° 9' de latitude et 0° 15' de longitude Est. J'avais eu égard à midi, par un relèvement de la veille, 37° 13' de latitude et 16' de longitude Ouest. Nous nous communiquâmes ces longitudes au portevoix, et nous nous crûmes d'accord par les terminaisons Est et Ouest qui se confondirent ; en sorte que rassuré par les probabilités que notre position était bonne, je hélai au Sylène que mon intention était de gouverner à l'Est. J'avais l'intention de joindre la longitude d'Alger, ensuite de tenir le plus près tribord, la Bellone se tenant habituellement sous ce méridien.

Nous courions depuis deux heures sous nos huniers, le Sylène nous suivait malheureusement à peu de distance dans nos eaux. Il était 8 heures $\frac{1}{2}$, nous avions fait sept milles depuis le dernier changement de route, quand nous ressentîmes une légère secousse. Je montai de suite ; un grain de brume épais couvrait l'horizon ; je fis mettre aussitôt la barre à tribord, l'orientant au plus près ; mais il était déjà trop tard, nous venions de franchir l'accorde d'un banc de sable, et la lame qui nous soulageait nous ayant abandonnés en déferlant, nous portâmes en entier sur le sable, présentant la travers à des vagues énormes qui, venant en roulant tomber sur nous, portèrent de plus en plus le bâtiment vers le rivage. La mâture menaçant de tomber et de blesser du monde, je fis couper les rides de tribord et les deux mâts tombèrent à la fois. Le tems était si obscur, que nous étions presque sur le rivage (les mâts, en tombant, formant un pont avec la grève), que nous n'apercevions pas encore la terre, si ce n'est par la blancheur de l'écume qui venait s'y déposer. Je défendis cependant aux hommes de se rendre à terre, espérant toujours que le bâtiment se tiendrait dans une position horizontale, sa quille et ses flancs s'appuyant de plus en plus sur le sable ; mais cette espérance nous fut encore ôtée ; il s'inclina peu à peu sur tribord, présentant son pont à toute la fureur de la mer. Ne pouvant plus tenir dans cette position, je fis établir un va et vient, et transporter à terre tout mon monde. J'y descendis moi-même, et nous nous rendîmes de suite au secours du Sylène, qui avait éprouvé presque en même tems un sort aussi déplorable que le nôtre, et notre malheur avait été si instantané, que nous n'avions pas même eu le tems de signaler à ce bâtiment notre dangereuse position, ce qui, par le fait, n'eût pu lui servir.

Le Sylène, qui nous suivait d'assez près, ayant perdu dans le grain l'Aventure de vue, continuait la même route, lorsque l'on prévint le capitaine qu'on apercevait les brisans de très-près. M. Bruat étant monté sur le pont, fit orienter et envoyer le vent devant : cette manœuvre ayant été très-lente, le petit hunier restant masqué long-tems, le bâtiment cula beaucoup ; au moment où l'on amurait la grande voile pour arrêter une abattée trop forte, et donner plus d'air, le bâtiment donna le premier coup de talon, et la lame suivante l'échoua entièrement. Le capitaine fit couper de suite son grand mât, conservant quelque tems encore celui de misaine pour se rapprocher de terre, et ordonna également à son équipage de rester à bord, et le brick ayant penché vers la terre, ne fut évacué qu'à la pointe du jour. Avant l'évacuation, un seul homme fut enlevé par la mer : le plus grand ordre régna pendant cette opération difficile ; les malades furent mis à terre les premiers, l'équipage ensuite, enfin M. Bruat vint se réunir à moi afin d'aviser ensemble à ce qu'il y a à faire de plus convenable dans cette funeste position. Ayant réuni les officiers des deux bricks, nous leur présentâmes les deux moyens de salut qui s'offraient naturellement à nous. Le premier, de nous armer et nous tenir près des bricks jusqu'à ce que le tems pût permettre aux bâtimens de guerre de venir nous sauver ; le second, de ne faire aucune résistance et d'être conduits par les Bédouins jusqu'à Alger. Nous nous décidâmes pour le dernier avis, nos poudres étant mouillées, et le ciel et la mer étant loin de nous faire espérer de pouvoir apercevoir nos bâtimens de tout le jour.

Ayant donc rassemblé tous nos hommes et pris quelques vivres que la mer avait jetés sur le rivage, nous prîmes le chemin d'Alger, en suivant la grève ; il était environ quatre heures du matin ; à peine avions-nous parcouru un quart de lieue, qu'une troupe de Bédouins armés vint fondre sur nous.

* Nous avons échoué près du cap Bengut, à 35 milles environ du cap Caxine.

Parmi les hommes qui formaient l'équipage du *Sylène*, se trouvait un Maltais pris devant Oran, par ce brick, dans un bateau de pêche. Cet homme sachant l'arabe, et ayant longtemps navigué avec des marins de la régence, se dévoua, pour ainsi dire, au salut de tous. Nous recommandant de ne point contredire ce qu'il allait avancer, il protesta à ces barbares furieux que nous étions anglais. Par trois fois, on lui mit le poignard sur la gorge, pour tâcher de l'effrayer et juger, par son émotion, si ce qu'il avançait était vrai ; sa fermeté en imposa aux Arabes, et bien qu'ils ne fussent pas entièrement convaincus, elle jeta un doute en leur esprit, qui contribua, en partie, à sauver les équipages.

Sous le prétexte de nous conduire à Alger, par un chemin plus court, ils nous firent prendre la route des montagnes. Après un quart d'heure de marche, arrivés à un village composé d'un petit nombre de cases, ils commencèrent à nous piller, d'abord légèrement, ensuite avec la plus barbare cruauté, nous laissant sans chemise, exposés au vent et aux froides ondées du Nord.

Après avoir fait environ quatre lieues dans les montagnes, nous faisant faire, à diverses reprises, des haltes, pendant lesquelles ils nous arrachaient le reste de nos vêtements, nous arrivâmes à un village assez considérable (à peu près sur le méridien du cap Dellys), où ils nous firent arrêter, et distribuèrent à quelques uns de nous, du pain, en petite quantité. Plusieurs fois, pendant cette pénible route, nous passâmes dans les mains de troupes différentes de ces arabes, et chaque changement occasionnait, parmi ces brigands, les cris les plus affreux, les démonstrations les plus hostiles. Cependant, malgré les poignards et les yatagans levés, le sang ne ruissela pas, un seul des nôtres fut légèrement blessé à la tête.

Après une demi-heure de repos, les arabes, s'apercevant que le village n'était pas assez considérable pour nous loger tous, prirent, après une grande discussion, le parti de nous disséminer. M. Bruat, avec environ moitié des hommes, fut logé dans ce dernier village ; je repris, avec le reste, la route que nous avions déjà parcourue ; on nous distribua, chemin faisant, dans des hameaux épars, mais assez rapprochés, pour que nous pussions au besoin, nous donner avis les uns aux autres de ce qui pourrait survenir. Les officiers, les élèves, les maîtres furent distribués à peu près suivant ces groupes, et je leur recommandai d'agir avec la plus grande prudence dans leurs rapports avec ces féroces habitants.

Ici l'histoire de nos malheurs se complique ; chaque village, chaque maison présente des scènes différentes ; mais, comme je craindrais de vous fatiguer par tant d'images douloureuses, je vais me borner à vous rendre compte de ce qui se passa sous mes yeux.

Arrivés dans la maison du bédouin qui nous avait pris sous sa protection, les femmes, d'abord, se refusèrent à nous recevoir ; nous fûmes rebutés encore dans une autre case ; puis elles finirent par s'attendrir sur notre sort, et la première maison dont nous avions été repoussés, devint notre asyle. On nous alluma du feu, on nous donna à manger et deux jours se passèrent sans trouble. Le premier sujet d'inquiétude nous fut donné par quelques marins qui s'échappèrent des maisons voisines et coururent la campagne dans l'espoir de se sauver ; ils furent arrêtés peu après, mais les Bédouins nous observèrent davantage, nous soupçonnant tous d'avoir les mêmes intentions.

Le 18, vers le soir, les frégates de la division et quelques bricks s'étant approchés des navires échoués, envoyèrent des embarcations pour les reconnaître. Ces dispositions de débarquement jetèrent la terreur de toutes parts ; tous les arabes s'armèrent et descendirent les montagnes en hurlant ; les femmes mirent leurs enfans sur leur dos, prêtes à fuir ; nous autres, malheureux prisonniers, on nous enferma dans les cases les plus fortes, nous menaçant de mort, au moindre mouvement que nous ferions, pour nous sauver.

Nous étions au moment d'être égorgés ; un coup de canon que nous entendîmes, nous parut pour tous le moment du massacre, car, de quelque côté que tournât la fortune, les Bédouins, vainqueurs ou vaincus devaient se venger sur nous de leurs pertes, ou, exaltés de leurs succès nous ajouter aux malheureuses victimes de leur fureur. Heureusement, la chance tourna plus favorablement que nous ne devions l'espérer : la frégate rappela ses débarcations et tout rentra pour nous dans l'ordre accoutumé ; mais il n'en fut pas ainsi dans les montagnes.

M. Bruat, que j'avais laissé avec 23 hommes, compris le Maltais et 6 officiers, fut logé d'abord dans la même maison, avec ses compagnons ; mais, comme elle n'était pas assez grande pour tout le monde, on les en fit sortir et on les plaça dans une espèce de mosquée ouverte à tout venant et qui les exposa à des recherches pénibles et à de mauvais traitements. Les deux premiers jours, les Arabes qui les avaient capturés, leur disaient chaque matin, que la rivière de Boubérah gonflée par les pluies, ne leur permettait pas de les conduire à Alger. Le troisième jour quoique leurs intentions parussent plus hostiles encore, la vie des hommes était en sûreté, lorsqu'un fils de Turc ayant passé la rivière, vint dire dans ces villages que les officiers du dey étaient de l'autre côté pour nous protéger, mais que pour eux ils étaient bien sots de nous prendre encore pour des Anglais.

Le Maltais jugeait que sa présence hâterait les secours que nous attendions, étant plus à même que personne d'expliquer notre situation affreuse ; à sa demande, M. Bruat le fit partir, en lui recommandant toute diligence.

Il y avait à peine une heure qu'il était en route, que nos marins furent mieux traités ; plusieurs des Arabes leur rendirent leurs effets dont ils les avaient dépouillés le premier jour de notre captivité ; en même temps un des guides fit sortir le capitaine et lui fit entendre qu'il allait le conduire à la rivière. Celui-ci refusa de se séparer de ses camarades, qu'il informa aussitôt de la proposition qui venait de lui être faite ; mais d'un avis unanime ils lui représentèrent que sa présence parmi eux ne serait pas, à beaucoup près, aussi utile qu'après des officiers du pacha. Il se décida donc à partir ; mais, sur l'observation du commis aux revues, il obtint de changer de gardes pour leur laisser celui qui paraissait prendre mieux leurs intérêts. M. Bruat, en passant la rivière à la nage, perdit ses effets, qui furent entraînés par la violence du courant. Arrivé

sur l'autre rive, un Turc se dépouilla des siens pour l'habiller. De là, ayant été mené à la tente de l'effendi, ne trouvant personne sachant le français ou l'anglais, il fut interrogé en espagnol, et reçut les plus grandes assurances pour la sécurité de tous.

On expédia de suite deux officiers dans les montagnes ; on lui permit même d'écrire une lettre à son second, pour lui donner les mêmes assurances. L'effendi, tout en lui témoignant beaucoup d'humanité, lui fit plusieurs questions sur le débarquement ; il lui demanda s'il était vrai que nos troupes partissent contre leur gré. M. Bruat lui répondit que la conduite de nos soldats, lorsqu'ils seraient débarqués, leur prouverait la fausseté de cette assertion. Quant au point et à l'époque où devait avoir lieu le débarquement, il lui observa que les circonstances seules pourraient en décider.

On insista particulièrement pour savoir ce qu'étaient devenues ses dépêches. Sur la réponse qu'il fit qu'il les avait déchirées quelques minutes après l'échouage, on lui fit dire par un officier turc qui venait d'arriver, et qui parlait français, que s'il pouvait les lui livrer, il obtiendrait sur le champ sa liberté. Sa réponse fut que, quand même ses jours y seraient attachés, il ne balancerait pas à les lui refuser. Tout paraissait tranquille dans les montagnes ; le sort de nos camarades semblait être assuré ; mais, à environ huit heures du soir, de grands cris se font entendre de l'autre côté de la rivière. On disait que la division s'était approchée des débris des bricks, que des Bédouins avaient blessés par le feu de l'artillerie ; qu'enfin plusieurs Français, échappés dans les montagnes, y avaient blessé une femme. Ces causes réunies furent probablement les motifs du massacre. L'effendi pâlit en apprenant ces nouvelles et se plaignit à M. Bruat de ce que la présence de ces navires avait exaspéré les Arabes, sans pouvoir nous être d'aucun secours.

Cependant le capitaine lui observa que les bâtimens avaient fait leur devoir, dans la supposition que nous fussions encore cachés dans les montagnes ; et, pour les autres parties du rapport qu'on venait de lui adresser, il était probable qu'elles étaient fausses.

Le lendemain M. Bruat fut expédié pour Alger, d'après les ordres du dey, et y arriva le 20 au matin. Il fut conduit chez l'aga, qui lui renouvela les questions qui lui avaient déjà été faites. Une lettre qui lui fut montrée, datée de Toulon, lui prouva qu'il recevait des informations sur tout ce qui se passait.

Le lendemain du départ des montagnes de M. Bruat, les Arabes conduisirent en deux bandes à la rivière onze personnes, dont deux officiers ; on les expédia de suite pour Alger.

Enfin le 20, à 4 heures du matin, les Arabes, chez lesquels j'étais logé avec une partie des miens, nous rassemblèrent pour nous conduire à la rivière Coubérah, et nous remettre entre les mains des officiers du dey, lesquels nous rencontrâmes un peu en deçà de la rivière. L'un d'eux, qui parlait français, nous dit que nous étions bien heureux d'avoir échappé au massacre ; que déjà vingt têtes avaient été portées à Alger ; qu'on parlait d'un plus grand nombre encore. Ces nouvelles nous navrèrent le cœur, et furent, pendant toute cette triste marche, le sujet de nos douloureux entretiens.

Nous passâmes la nuit au cap Matifoux. Le lendemain, environ à 4 heures du soir, nous entrâmes à Alger, escortés de soldats turcs et suivis d'une populace nombreuse. On nous conduisit devant le palais du dey, où le spectacle affreux de nos malheurs vint frapper nos yeux dans toute son horrible vérité : les têtes de nos camarades y étaient exposées aux regards d'une foule effrénée. Plusieurs de nous ne purent supporter ce spectacle de douleur et tombèrent évanouis. Après dix minutes de pause, on nous conduisit au bagne, où nous trouvâmes 12 des nôtres, qui, réunis à 74* que j'accompagnais, sont jusqu'à présent les seuls débris que j'aie pu réunir de cet affreux naufrage.

Le consul d'Angleterre et celui de Sardaigne avaient demandé audience au dey pour obtenir d'avoir les états-majors chez eux ; mais nous les priâmes de n'en rien faire. Notre intention est de rester toujours avec nos hommes et de partager en tout leur mauvaise fortune.

M. le consul de Sardaigne s'est chargé d'avancer les fonds nécessaires à la nourriture des deux équipages ; nous avons réglé les dépenses avec tout l'ordre et l'économie possibles.

Le dey lui-même nous envoya, le jour de notre arrivée, les objets que réclamaient nos premiers besoins.

Quelque affreuses que soient les suites de notre naufrage, nous devons encore bénir la Providence d'avoir permis à nos soins d'en recueillir autant de débris, car, jusqu'à présent, les équipages dont les bâtimens périrent sur ces côtes, entraînés par leur courant variable, ont presque tous été entièrement massacrés ; un navire, même de la régence, n'y éprouverait pas un sort moins funeste : pour nous, nous avons fait ce que nous devions faire, et quels que soient les douloureux souvenirs dont nos âmes resteront toujours pénétrées, nous avons encore la consolation de n'avoir à accuser de notre perte que les chances malheureuses de la navigation.

J'ai l'honneur de demander à V. Exc. le grade d'enseigne pour MM. Augier, Bonnard et Cossade, élèves de 1^{re} classe ; l'entretien du grade d'enseigne pour M. Barnel, auxiliaire. Nous devons aux soins de ces messieurs le bon ordre qui n'a cessé d'exister parmi nos marins ; enfin, je termine, Monseigneur, en vous demandant un avancement soit en grade, soit en paie pour tous les hommes des deux équipages.

Le Maltais, dont le dévouement nous sauva tous, a, par sa belle conduite, fixé assez l'attention de V. Exc., pour qu'il me soit inutile de le rappeler à son souvenir.

J'ai l'honneur d'être, etc., A. D'ASSIGNY.

Post-scriptum. Monseigneur, je venais de terminer mon rapport, lorsque l'on est venu me prévenir que deux hommes étaient parvenus à s'échapper de la fureur des Arabes. Dans les premiers momens de l'effervescence, l'un d'eux saisissant une fourche, l'aurait enfoncé dans le cou de celui qui venait pour l'assassiner ; l'autre aurait pris une hache, et après s'être long-temps défendus, ne pouvant résister au nombre toujours croissant des assaillans, ils s'enfuirent après avoir blessé plusieurs Arabes. Ils errèrent plusieurs jours dans les montagnes, se nourrissant de racines : enfin, ils vinrent se constituer

* Il y aurait ainsi 86 naufragés au bagne d'Alger : cependant les listes ne contiennent que 80 noms.

prisonniers entre les mains des officiers du dey, qui les firent conduire à Alger.

On lit le passage suivant dans le mandement électoral que vient de publier le pair de France, archevêque d'Avignon : *le roi a cassé la Chambre*. Le sort de la monarchie dépend des choix des électeurs : s'ils choisissent des hommes suivant le cœur de Dieu, la France est sauvée. S'ils accordent leurs suffrages à des amateurs d'idées nouvelles, ennemis des Bourbons, soupirant pour une liberté qui nous réduirait à un esclavage dur et impitoyable comme nous l'avons éprouvé, notre belle patrie ressemblerait au pays des Algériens. Nos frères, nos amis, nos parens (M. l'archevêque aurait pu ajouter : nos connaissances) travaillent à détruire cet esclavage ; ne le rétablissons pas dans le royaume très-chrétien, malgré les athées, les philosophes, les déistes, etc.

Nous lisons dans un journal du matin :

« On a indiqué comme principale cause de la baisse d'hier, le bruit répandu de l'existence d'une petite armée vendéenne de 15,000 hommes toute prête à s'organiser. On a prétendu que les chefs de ce corps auraient imposé à M. le préfet de Maine-et-Loire l'arrêt du 5 juin, destiné à prévenir la cavalcade qui devait aller au devant de MM. Guilhem et d'Andigné. »

Un camp de 40,000 Prussiens va être formé près de Coblenz, (autrefois département du Rhin et Moselle,) et le roi de Prusse doit s'y rendre dans les premiers jours d'août.

MADRID, 31 mai. On donne aujourd'hui comme positive la nouvelle qu'ontre les six régiments de milices provinciales qu'on a fait mettre sous les armes la semaine dernière, neuf autres viennent de recevoir le même ordre. Une partie de ces corps sont dirigés sur différentes places fortes pour relever les troupes de garnison, qui vont immédiatement grossir le nombre de celles déjà rassemblées sur la frontière du nord. On compte aujourd'hui plus de 14 mille hommes cantonnés à Burgos, Miranda-del-Ebro, et les environs, et personne n'ose même supposer que cette réunion toujours croissante de forces ait pour objet de détruire les privilèges des provinces basques, ou de déjouer les projets des ennemis du gouvernement actuel. Toutes les opinions sont unanimes sur ce point, que ce rassemblement de troupes a pour but de reconnaître et de payer, autant qu'il est en nous, le service rendu par la France à l'Espagne en 1823. (Le Globe.)

AMÉRIQUE DU SUD.

COLOMBIE.

Nous prenons du *Mercantile Advertiser*, la correspondance ci-après entre le Président du congrès constituant de Bogota, et le Président actuel de la République, au sujet de l'élevation de celui-ci à cette haute dignité. Sa réponse, véritable modèle d'une modeste défiance, si rare parmi les magistrats de l'Amérique du Sud, est parfaitement en harmonie avec l'esprit libéral, le caractère respectable et tout-à-fait sans ambition de Mosquera.

Lettre du Président du Congrès constituant, au Président de la République.

Monsieur,

Le congrès ayant procédé, conformément au but du décret par lequel il a été convoqué, à l'élection des hauts fonctionnaires, il en est résulté que vous avez été élu dans la séance de ce jour Président de la République ; et j'ai la satisfaction de vous l'annoncer, dans l'espérance que vous accepterez ces honorables fonctions. C'est le pays qui vous réclame au milieu de ses afflictions, il vous confie ses destinées, et vous demande le sacrifice de votre repos. Accourez donc, Monsieur, pour le mettre à l'abri des désastres dont il est menacé, pour rétablir l'ordre, ramener la concorde et rassurer une nation qui place dans vos mains sa prospérité et sa gloire.

Salle des sessions à Bogota, le 4 mai 1830.

(Signé) VINCENT BARRENA, Président du congrès.

Au très-excellent, Joaquim Mosquera, Président de la République de Colombie.

RÉPONSE. — POPAYAN, 14 mai 1830.

Monsieur,

Votre communication officielle, m'informant de mon élection par les représentants du peuple était inattendue, et m'a causé la plus grande surprise. Si le congrès constituant m'eût ordonné de faire le sacrifice de ma vie à mon pays, j'aurais trouvé facile de lui obéir sur le champ ; mais confier à mes soins ses destinées, me charger de rétablir l'ordre et la paix au milieu des désastres, est une tâche bien au-dessus de mes forces. Si le congrès souverain n'avait pas terminé ses travaux, avant que mon refus put lui parvenir, je n'hésiterais pas à offrir ma démission, tant j'ai la conscience de mon incapacité pour remplir de si importantes obligations. Mais il n'existe maintenant aucune autorité à laquelle je puisse avoir recours, pour me soustraire au mandat que m'a imposé la nation ; et mon refus pourrait dès-lors me faire taxer d'égoïsme, ou être considéré comme un manque de respect. Je vais donc me hâter d'obéir à votre ordre, et donner à ma patrie le témoignage qu'elle exige de ma soumission, de ma fidélité et de mon respect, en lui sacrifiant ma propre réputation. Les destinées du pays sont dans mes mains !!! Je suis tellement absorbé par cette immense obligation, qu'il m'est impossible de pouvoir exprimer ma gratitude aux représentants du peuple qui m'ont honoré de leurs suffrages.

Acceptez, monsieur, l'expression du profond respect avec lequel je suis, etc.

JOAQUIM MOSQUERA.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Nous donnons ci-après des extraits des journaux français jusqu'à la date du 16 juin, qui nous sont parvenus par le paquebot *Erie*, venant du Hayre.

La lettre de notre Correspondant Parisien, en date du 8, nous présente un tableau bien grave de la situation actuelle de la France.

LETTRES ÉCRITES DE FRANCE,
AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

No. XLIX.

PARIS, ce 8 juin 1830.

MONSIEUR,

Plus les élections s'approchent, plus l'activité des partis redouble, et plus aussi l'avenir de la France se couvre de nuages. Notre situation actuelle est vraiment étrange : d'un côté un Roi et des ministres qui s'obstinent à suivre une ligne de conduite hautement condamnée par le pays ; d'un autre des électeurs tout-à-fait décidés à choisir pour leurs députés les adversaires de ces ministres. Car on chercherait en vain à s'abuser, les élections seront hostiles au ministère ; la chambre qui va se former surpassera de beaucoup l'assemblée à laquelle elle succède. Il va donc s'élever entre les ministres et le pays, une lutte qui ne peut finir que de deux manières, le renversement du trône ou l'abolition du gouvernement constitutionnel. Voilà la question telle que les fautes du gouvernement l'ont faite : la voilà dans toute son effrayante nudité. Jamais depuis 1815 la France ne s'était trouvée dans une pareille alternative. Et ce qui doit ajouter aux inquiétudes de tous les hommes qui réfléchissent, c'est la perspective des déchirements et des catastrophes qui peuvent précéder ou suivre la victoire, quel que soit le côté qu'elle favorise. On ne change pas en effet un ordre de choses établi, sans que les éclats de ce qui se brise ne rejaillissent quelque part. Je voudrais me tromper, mais il me semble qu'il est impossible de ne pas voir que nous sommes dans la tourmente qui annonce les grands événements. Le combat entre les deux partis est encore sourd et un peu déguisé : bientôt il s'établira en règle ; et nous entrerons dans une situation correspondante, sauf la diversité des époques, avec le 10 août, le 13 vendémiaire, le 18 fructidor.

On s'occupe ici, toute autre affaire cessante, des opérations électorales. La *camarilla* menace les fonctionnaires, ordonne aux préfets de violenter les élections, et dispose les présidents de collège futurs, à fausser les votes en lisant sur les bulletins d'autres noms que ceux qui y sont écrits. En même temps on discute la rédaction d'une proclamation royale dans laquelle le Roi parlera en son propre nom aux électeurs. Nos journaux sont pleins de circulaires des ministres, et des directeurs généraux, où les doctrines de la soumission la plus servile sont développées audacieusement et sans voile. En présence d'un ennemi dont on veut triompher à tout prix, on a perdu toute pudeur. De notre côté, qui est celui de la France, les influences légales s'exercent par la presse, par des comités organisés avec soin, et rivalisant de zèle : et tout nous fait espérer un succès général. Si nos adversaires sont sans foi ni loi, nous sommes vigilants ; et l'arme des journaux dont nous disposons, est plus puissante que toutes leurs intrigues. En attendant la guerre civile, nous faisons la guerre électorale.

Si ces soins qui nous absorbent, nous laissent quelques instants de courte réflexion, nous jetons un coup-d'œil sur Alger, sur notre armée expéditionnaire : et de ce côté nous n'apprenons rien de rassurant. Deux bricks déjà ont fait naufrage : et croiriez-vous ensuite que depuis dix jours que l'armée est embarquée, nous n'avons reçu aucune nouvelle !... Aujourd'hui encore, nous lisons avidement le *Moniteur* sans y rien trouver. L'inquiétude que fait naître cet étonnant silence, se fait ressentir à la Bourse d'une manière fatale. Depuis la création du ministère du 19 mai, le 3 pour cent qui était à 84 est descendu à 77, baisse énorme à laquelle M. Rothschild a dit-on contribué, en se mettant à jouer à la baisse pour recouvrer des pertes considérables. La liquidation est terrible ; déjà l'on parle de plus d'une catastrophe. La plus importante est celle de M. Maréchal, agent de change, qui a, dit-on, disparu hier.

Ces malheurs publics n'arrêtent point le cours des fêtes que la cour offre au roi de Naples, et à la reine d'Espagne. La plus belle a été celle qu'a donnée M. le duc d'Orléans. Les détails de cette magnifique fête se trouvent dans nos journaux. Elle a coûté plus de 200 mille francs. Vous apprendrez également par les journaux, les scènes affligeantes qui ont troublé les réjouissances royales. Mais aucun n'a recherché les causes de ce tumulte qui pourrait bien avoir été excité à dessein. On a fait là dessus beaucoup de versions diverses. Les uns ont dit que la police n'était pas fâchée de saisir l'occasion de donner un déboire à M. le duc d'Orléans, qui porte beaucoup d'ombrage à la faction dominante. D'autres prétendent que c'est seulement une affaire de filous qui auraient excité des désordres afin d'en profiter pour exercer librement leur industrie. Il en est enfin qui croient que tout cela ne doit être attribué qu'à une effervescence de la jeunesse. J'inclinerais à adopter la version qui accuse la police. On a trop besoin de troubles pour motiver les excès et les rigueurs que l'on médite.

Quoi qu'il en soit, la figure du roi de Naples, et celle de la reine d'Espagne ont généralement déplu. Il n'y a rien d'idéal vu de nature à inspirer le respect sur ces visages communs et matériels. On m'assure que plusieurs personnes avaient

conçu l'idée hardie de profiter de cette occasion pour donner au nom de l'humanité une leçon publique au monarque napolitain. Comme on devait placer aux fenêtres qui surmontent les arcades du palais-royal un nombre considérable de transparents, ils avaient imaginé d'en glisser un avec cette inscription en lettres de feu : *Galotti! Galotti!* Mais quand ils ont voulu mettre ce projet à exécution, les difficultés sont venues. Il ne s'est trouvé personne d'assez courageux pour prêter sa fenêtre. Ce sont presque tous des commerçants, dépendant du gouvernement, et soumis à des réglemens de police. Ils ont craint de se compromettre ; et le transparent n'a pu être exposé. Je le regrette beaucoup. Il n'eût pas été mal qu'en face d'une population toute entière, le roi de Naples eût reçu une solennelle protestation contre d'exécrables rigueurs. Le roi de France aurait appris également le crime qui a été commis par la faiblesse de ses ministres.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

LE CORRESPONDANT PARISIEN.

En publiant la lettre qui suit, de Carthagène, dont nous reçûmes la communication le 28, lorsque déjà nos colonnes étaient closes, nous devons faire remarquer qu'elle a été communiquée également et publiée par le *Daily Advertiser*. Les renseignements sont d'autant plus intéressants qu'on peut avoir confiance dans la personne qui les transmet. La justice et l'impartialité exigeaient de nous la publication des nouvelles de Carthagène extraites du *Registro del Magdalena* (rédigé en faveur de Bolivar) et nous leur avons donné cours dans notre dernier numéro. Le même esprit d'impartialité nous oblige à publier la contrepartie.

CARTHAGÈNE 3 Juillet 1830.

Monsieur,

Je vous adresse cette lettre par M. — passager à bord du Montilla. Vous savez que le sac du bâtiment n'est pas la voie la plus sûre. Avant-hier nous avons reçu des nouvelles intéressantes par le courrier de Bogota. Le général Sucre a été assassiné à *Venta Quemada* dans sa route de Popayan à Quito. On assure que ce crime a été commis par un membre d'une famille qui a eu à se plaindre de lui, mais quel qu'en soit l'auteur, il est certain que Bolivar a perdu en lui un puissant instrument, et la mission qu'on lui avait donnée pour le sud, afin d'y rétablir le gouvernement vigoureux, s'est terminée ainsi d'une manière déplorable. Le général Silva, marié (quoique mulâtre) à une des nièces de Bolivar, à la grande indignation des dames de Caracac (mantuanas), a éprouvé le même sort. Il avait eu mission de se rendre à Vénézuéla, afin de désorganiser les troupes sous les ordres de Paez et Bermudes. Les généraux Ximenes et Porto Carrero ont été employés pour exécuter des plans semblables. J'en ai eu connaissance par le colonel Rito Gonzales, qu'ils ont expédié pour communiquer avec Bolivar et Montilla. Nous reçûmes il y a peu de jours l'avis d'une réaction à Vénézuéla, et les partisans de Bolivar ont répandu le bruit de la dissolution du Congrès vénézuélien par le général Silva à la tête de 3,000 hommes. Mais cette dissolution s'est évanouie en fumée, et la réaction se réduit à quelques proclamations dans l'Altollano. Vous savez avec quelle facilité on peut les produire et les faire circuler. Elles ont été conçues par Revenga, de Curaçao, et son ambassadeur est le colonel Machado.

Ce sont là, pour ainsi dire, de vieilles nouvelles, car nous savons déjà par Bogota, que le général Silva a été fusillé sur le Tachira par ordre de Marino, qui a découvert la conspiration. Ses complices éprouveront sans doute le même sort. Je ne puis vous garantir la vérité de ce rapport, mais je suis disposé à y croire d'après cette circonstance, qu'après l'arrivée de la *malle* de Bogota, des contre-ordres ont été expédiés aux officiers de la suite du général Bolivar, qui avaient reçu l'ordre de joindre les insurgens de Vénézuéla. Le Libérateur qui depuis son arrivée à Turbaco, il y a environ six semaines, a joui d'une parfaite santé, attendant son passeport, qu'il a oublié à Bogota, a fait son entrée le 25 à Carthagène, aussitôt qu'on a annoncé qu'une réaction avait eu lieu à Vénézuéla, et cette infortunée victime de la calomnie a paru tout-à-coup radieuse comme jadis, dans les rues de la fidèle Carthagène. Il est certain maintenant qu'il ne s'éloignera pas de nous. Il a ordonné son équipage, et a fait acheter des meubles pour sa maison en ville. Vous pouvez vous figurer dans quel état nous sommes, avec Juan-de-Francisco pour préfet, Montilla commandant d'armes, un nombre infini de généraux, de colonels, et de lieutenants en proportion, de la maison impériale, qui dévorent la substance des malheureux habitants de cette place. La police est entièrement militaire. Personne ne peut s'expliquer verbalement, ou au moyen de la presse, qu'il ne soit insulté par ces aventuriers, ou exposé à être mis en pièces. Et nous n'avons d'autre remède contre ces maux, que la patience.

Montilla a joué une autre comédie ; il a invité les dames à se présenter au général Bolivar, pour le supplier de fixer sa résidence parmi nous. Plusieurs s'y sont refusées, sous des prétextes frivoles ; et celles qui se sont rendues à cette invitation, n'avaient rien à coup sûr des matrones Romaines conduites par Veturie pour implorer Coriolan.

Nous apprenons de Bogota que le général Obando a pris possession de Porto, et que les troupes de Flores ont effectué leur retraite. J'espère que vous donnerez de la publicité à cette nouvelle, dans l'intérêt de nos amis de Vénézuéla, car nous n'avons pas d'autre moyen de la leur faire parvenir.

Je vous adresse un des numéros du *Registro Oficial*, publié ici, non qu'il contienne rien de remarquable, mais seulement pour vous faire voir combien Bolivar et ses satellites insultent au gouvernement, quoiqu'il professe publiquement une grande estime pour Mosquera et le vice-président Caycedo. C'est encore là une des anciennes manœuvres qui aujourd'hui ne trompent plus personne, et qui ne lui seront d'aucun avantage. Les mêmes symptômes existent partout, et nous indiquent la fin de son pouvoir. Il pourra bien nous te-

nir encore dans l'anxiété et provoquer des désordres, mais son retour au pouvoir est chose à peu près impossible.

Je vous adresse le journal *Aurora*, qui contient une charmante biographie du célèbre O'Leary.

Nous voyons, dit le *Daily Advertiser*, que des lettres de Caracac, datées du 28 juin, reçues par la voie de Philadelphie, confirment quelque-uns des faits mentionnés ci-dessus, que les généraux Ximenes et Carbajal ont été fusillés par ordre de Paez, et que le général Porto Carrero a été condamné à mort (*en capilla*). Le général Marino a informé le président Mosquera que Vénézuéla rentrera de nouveau dans l'union colombienne, si Bolivar quitte le pays.

La *National Gazette* de Philadelphie publie une lettre, d'après laquelle Bolivar aurait résolu de ne pas quitter la Colombie. Il attendra le résultat des élections aux fonctions de Président ; elles auront lieu aux mois de septembre ou d'octobre. Bolivar espère réunir les suffrages en sa faveur.

L'écrivain dit que le département de Magdalena a conservé la tranquillité dont il jouissait, par respect pour le Libérateur. Les péruviens augmentent leurs forces militaires, dans le but de profiter des désordres intérieurs de la Colombie, et avec l'intention d'envahir les départements du sud, qu'ils désirent annexer au Pérou. Des agents révolutionnaires ont été dirigés à cet effet sur Panama. Les changements actuels de la Colombie sont l'ouvrage des citoyens.

Des nouvelles du 21 de Londres, et de Liverpool jusqu'au 22, nous sont parvenues par la voie de Boston. Suivent des extraits :

Du *Moniteur*. — Dépêche télégraphique.

Sidi Ferrajh, 14 juin, 10 heures du matin.

Le comte Bourmont, à son excellence le président du conseil :

Le débarquement de l'armée a commencé ce matin à quatre heures. Toutes les troupes sont à terre maintenant. L'ennemi a été chassé de la position qu'il occupait en arrière ; la division Borthézene lui a enlevé neuf pièces de canon et deux mortiers. La rade à l'ouest de Sidi Ferrajh est bonne ; la flotte y trouverait un mouillage convenable.

Dépêche télégraphique de Toulon le 18 juin.

Baie de Turretta Chica, 14 juin.

L'amiral Duperré, à son excellence le ministre de la marine :

La flotte a jeté l'ancre hier dans la Baie de Sidi Ferrajh.

Toute l'armée a été débarquée aujourd'hui : elle occupe maintenant les hauteurs, en face de la péninsule ; nous avons pris possession des batteries de l'ennemi. Le quartier-général est à Turretta Chica.

Du *Messenger des Chambres* du 19 Juin.

Les alarmes qui s'étaient répandues hier sont heureusement dissipées. Le débarquement a été annoncé, hier, par ordre, au théâtre de l'Opéra. Le *Moniteur* renferme deux dépêches télégraphiques transmises de Toulon, le 18.

Le *Moniteur* publie une longue Circulaire (elle occupe cinq colonnes et demie) relative au commerce de la librairie, adressée aux préfets par le ministre de l'intérieur. Elle paraît avoir pour objet de restreindre autant que possible la circulation des livres dans les petites villes et dans les communes.

Une lettre reçue en même tems par exprès, dit :

PARIS, 19 juin, 4 heures après-midi.

Le gouvernement a résolu de différer d'un mois les élections dans 22 départements, du ressort des tribunaux royaux de Paris, Rouen, Anger, Metz et Caen.

Ce délai a été occasionné par les pourvois en cour de cassation, contre les décisions de plusieurs cours royales, en matières d'élections.

Je ne vous donne point cette nouvelle comme officielle, attendu qu'elle n'est pas dans le *Moniteur*, mais elle me vient de bonne autorité.

MALADIE DU ROI D'ANGLETERRE.

Le soulagement qu'a éprouvé le roi d'Angleterre est attribué par sir Henry Hallford à une expectoration très-abondante : mais elle a été accompagnée d'une toux si violente qu'elle faisait craindre que les forces épuisées de S. M. ne pussent long-tems y résister.

Extrait d'une lettre de Paris du 19 juin, traduite du Morning Herald.

Vous pouvez juger de l'effet de ces nouvelles sur l'esprit public (les dépêches télégraphiques), par la baisse des fonds à la Bourse de ce jour. Mais il fallait être présent à l'Opéra, lorsque l'événement y a été annoncé, pour se faire une idée de l'enthousiasme avec lequel cette nouvelle a été accueillie, je puis le dire, par les véritables interprètes du public parisien.

A 3 heures et demie, il y a eu sur les fonds un mouvement de hausse, mais depuis ce moment jusqu'à la clôture de la Bourse ils ont continué à descendre, en conséquence des rapports défavorables qui circulaient de toutes parts. La baisse pendant la dernière demi-heure a été de près d'un franc.

La Bourse était remplie aujourd'hui long-tems avant l'heure des affaires (2 heures). Un grand nombre de transactions a eu lieu dans ce qu'on appelle la coulisse. Le cours est incroyablement après de semblables nouvelles, au-dessous du prix d'hier à la clôture. Dans plus d'une occasion j'ai attribué le maintien des prix à l'influence ministérielle. J'affirme maintenant que la dépression est l'ouvrage des libéraux dont le désir est de renverser les espérances des ministres, fondées sur les dépêches télégraphiques.

Le rapport de l'inspecteur de la ville de New-York annonce la mort de 204 personnes dans le courant de la semaine dernière, et de 126 seulement dans celle qui l'a précédée. Cette augmentation effrayante doit être attribuée à l'excessive chaleur que nous avons éprouvée pendant plusieurs jours, et à l'imprudence de ceux qui en devinrent les victimes.

A Philadelphie la mortalité a été plus grande encore relativement à la population ; on compte 196 morts dans la dernière semaine, ce que l'on n'avait pas vu depuis dix ans.

A New-York le thermomètre, à l'ombre, s'est élevé à 92 degrés de Fahrenheit, (26½ de Réaumur) ; à Philadelphie, 98, (29 de R.) ; à Québec, il est monté jusqu'à 105, (32½ de R.)

SCIENCES NATURELLES.

Fabrication de la fonte. — Il paraît qu'on a obtenu un succès très grand aux usines célèbres appelées *the Clyde Iron Works*, en Angleterre, de l'emploi de l'air chaud pour l'alimentation des hauts fourneaux. L'expérience a prouvé qu'en se servant d'air élevé seulement à la température de 104° centigrades, on économise un quart de combustible, et que le produit en fonte est considérablement augmenté. On calcule que cette amélioration est assez importante pour qu'on doive en attendre une économie annuelle de 200,000 livres sterling (50,000,000 de francs) dans la fabrication du fer en Angleterre, et, par conséquent, une diminution proportionnelle dans son prix. Cette même amélioration est connue en France; elle a été introduite dans les usines de M. Decazes, dans l'Arveyron. (Le Temps.)

Préparation artificielle de la glace. — La physique offre deux moyens artificiels de se procurer de la glace. Le premier, qui consiste à favoriser l'évaporation de l'eau par le vide et par la présence de l'acide sulfurique, est à peine exécutable pour de petites quantités de glace. L'application en est impossible en grand, à cause surtout de la difficulté de se servir long-temps de la même machine pneumatique. Le second, fondé sur la propriété qu'ont certains sels de se dissoudre très rapidement dans l'eau, et dès lors de produire une température d'autant plus basse qu'ils sont plus solubles, avait encore été peu étudié. M. Meylinck vient d'examiner ces divers sels sous ce rapport, et voici, après de nombreuses expériences, l'opération à laquelle il donne la préférence. Il fait un mélange de quatre onces de nitrate d'ammoniaque, de quatre onces de sous-carbonate de soude, et de la même quantité d'eau; il place ensuite au milieu de ce mélange réfrigérant le liquide qu'il veut convertir en glaces, renfermé dans un vase à parois minces. Par ce moyen, il a obtenu dix onces de glace en trois heures, tandis qu'avec un mélange de soude et d'acide hydrochlorique, il lui a fallu sept heures pour obtenir la même quantité de glace.

La société des arts de Londres a décerné tout récemment la médaille d'argent dite de *Cérès*, à M. Jos. Houlton, professeur de botanique au *Western Hospital*, pour avoir le premier fait connaître les propriétés alimentaires d'une plante très connue dans nos climats, nommée vulgairement *ortie morte* (*stachys palustris*, L.), et qui appartient à la famille des labiées. Cette plante, qui croît spontanément le long des fossés et dans les champs fertiles, se multiplie rapidement au moyen de racines traçantes, sur lesquelles se développent, pendant l'été, de distance en distance, des espèces de nœuds épais, tuberculeux, desquels sortent des tiges de l'année suivante. Ces tubercules, dont l'odeur est particulière quoique faible, sont cassants et complètement exempts de fibres ligneuses. Depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de l'hiver, ils contiennent une certaine quantité de matière farineuse d'une saveur douce; c'est alors qu'ils peuvent être employés comme légumes. Ces racines, arrachées en décembre et janvier, sont longues de six à dix pouces: quand elles ont subi une ébullition d'un quart d'heure environ, elles sont tendres, ont le goût de l'asperge, et peuvent être servies sur la table. La culture de ce nouveau légume est très simple, et n'exige presque aucun frais. On arrache les racines en mars, on les coupe par morceaux, contenant chacun deux ou trois nœuds, et on les plante dans un terrain meuble et humide.

Les expériences que M. Houlton a faites pendant deux ans sur cette plante ne laissent aucun doute sur son utilité comme légume, et le portent à croire que, par une culture bien dirigée, on pourrait augmenter le volume et les propriétés alimentaires de ces tubercules.

Farine de paille. — Un meunier des environs de Dijon a trouvé le moyen de produire une farine de bonne qualité avec de la paille de blé, soumise au broiement ordinaire de la meule. Cette farine, dont nous avons un échantillon sous les yeux, ressemble à du plâtre gris, ou peut-être mieux à de la farine de gaufres (maïs blanche). Elle est réduite en poudre extrêmement fine, d'une saveur agréable, qui rappelle celle d'un épi de blé presque mûr. On en a fait du pain dont plusieurs personnes ont goûté, et qu'elles ont trouvé fort mangeable. On assure que sur 50 kilogrammes de ce produit, près de moitié peut être employée à la confection du pain; le reste est un son excellent pour la nourriture des bestiaux.

Fromages de pommes de terre. — Ces fromages sont fort estimés en Thuringe et dans la partie de la Saxe où on les fabrique. On les prépare, dit-on, de la manière suivante: on fait bouillir dans un chaudron les pommes de terre, de préférence les grosses blanches; on les pèle quand elles sont refroidies, et on les réduit en pulpe dans un mortier, ou sous l'action de la râpe. On ajoute à cette pulpe, qui doit être bien homogène, une partie, sur cinq, de ce poids, de lait aigri et du sel en quantité convenable. On pétrit, on couvre le mélange et on laisse reposer pendant 3 à 4 jours, plus long-temps pendant l'hiver, moins long-temps pendant le temps chaud. Au bout de ce temps, on pétrit de nouveau et on place la pâte dans de petites corbeilles, on la laisse égoutter. On les met sécher à l'ombre, puis enfin on les place par lits, dans des pots ou des tonneaux où ils doivent rester pendant quinze jours. Ces fromages acquièrent des qualités en vieillissant. Si on veut obtenir des fromages meilleurs encore, on se sert de deux parties de lait caillé et de quatre de pommes de terre, et même de quatre parties de lait pour deux de pommes de terre. Le lait de brebis réussit très-bien. Ces fromages n'engendrent pas de vers, et se conservent bien pendant plusieurs années, pourvu qu'on les tienne en lieu sec et en vase clos.

Plusieurs horticulteurs ont tenté d'arroser des fleurs avec une légère dissolution de nitre, et tous s'accordent à dire que les bons effets ne tardèrent pas à se manifester par la riche végétation des feuilles et les dimensions extraordinaires des fleurs. C'est surtout sur des œillets que l'on a pu apprécier l'avantage de l'emploi du nitrate de potasse.

En Corse, l'homme qui garde les ruches pendant le temps où partent les essaims, tient sur son épaule une petite ruche vide, dont le fond et les bords de l'ouverture sont frottés avec l'écorce de citron; il a de plus eu soin de remplir sa bouche de jus du même fruit. Il approche de l'essaim et l'aspersion avec le jus dont il a la bouche pleine. L'odeur attire les abeilles, et il suffit qu'une seule entre dans la ruche pour que toutes les autres la suivent.

Le minium est souvent employé pour falsifier le cinabre, ou sulfure de mercure. Pour reconnaître la fraude, il suffit d'agiter une partie du cinabre soupçonné avec un peu d'acide sulfurique étendu; si le mélange prend une teinte brune et qu'il forme un dépôt de la même couleur, c'est un signe certain de la présence de l'oxyde rouge de plomb.

M. Francesqui, habile mouleur de Naples, est parvenu, après beaucoup de tentatives infructueuses, à mouler en creux la chaux hydraulique. Cet artiste a établi des statues et des ornemens d'architecture d'une perfection remarquable, et qui ont sur le plâtre le grand avantage de résister aux injures de l'air.

Mûrier blanc. — Le docteur J. Murray assure qu'il a découvert que le parenchyme du mûrier blanc est formé d'un tissu de fibres soyeuses, d'un beau blanc et fort semblable à la soie de Chine, ce qui semblerait indiquer que la soie est un produit végétal, c'est-à-dire que la matière première appartient au règne végétal, mais qu'elle est ensuite élaborée et façonnée en fils par l'action mécanique des organes du ver à soie. Le tissu soyeux du mûrier se distingue facilement, dit l'observateur, dans la cassure de petites branches de 2 à 3 ans. Ce fait n'est pas aussi certain que le docteur Murray semble le croire. Il a pu commettre quelques erreurs d'observations qui l'auront conduit à considérer comme de la soie les fibres ligneuses délicates qu'il a remarquées.

Usage de la mousse. — L'usage des matelas de mousse se répand de plus en plus en Suède et en Russie. On choisit de belle mousse qu'on nettoie, et l'on en remplit un matelas de l'épaisseur d'un pied. On les dit fort élastiques, très-sains, et ce qu'on croira facilement très-économiques.

HISTOIRE.

MORT DE BONIFACE VIII.

Aux armes! aux armes! à l'antechrist! aux armes! s'écriaient deux guerriers qui galopèrent en avant; l'un était Colonne, prince italien, dépouillé de ses états par Boniface VIII; et l'autre, ce même Guillaume de Plasian qui s'était déclaré accusateur du pape en présence du roi de France. En moins d'un instant leur troupe se renforça, non seulement de tout ce qui pouvait se trouver de Français à Anagnine, mais d'une nombreuse populace italienne qu'entraînait l'espoir du pillage ou l'amour du désordre, si puissant parmi les pauvres. — A l'antechrist! criaient-ils de toutes parts; et en commençant le siège du château.

C'était une épaisse forteresse, flanquée de longs murs blanchâtres, sur lesquels le génie satyrique de l'époque s'était exercé à sa manière. Tandis que les hommes d'armes, la lance au poing, environnaient les portes, des mains moins audacieuses, mais plus habiles, s'étaient amusées à tracer diverses figures grotesques, au milieu desquelles le pape tenait toujours le premier rang; c'étaient des dévotions ou des ténons, moitié français, moitié italiens, dans lesquels on trouvait toujours qu'il était l'antechrist, ou la grande bête de l'apocalypse. On remarquait entre autres choses une espèce de tableau composé de deux personnages: l'un était à genoux, et priait dévotement, tandis que l'autre, armé d'une longue sarbacane, faisait passer à son oreille des paroles menaçantes, dont il paraissait très-effrayé. Les deux acteurs de cette scène étaient Célestin V et Boniface. Celui-ci menaçait son prédécesseur de la colère divine, s'il ne quittait la tiare pour la lui laisser. Le peuple prenait un grand plaisir à ces représentations, et les gens d'armes semblaient y trouver un nouveau courage. La garde du saint père n'était pas de nature à faire une longue résistance. A l'exception de quelques templiers trop peu nombreux pour le défendre, la plupart de ceux qui étaient avec Boniface n'avaient jamais porté les armes. — Encore un coup, cria-t-on dans les rangs français, et nos bannières vont flotter sur le dôme de Saint-Pierre!

Cependant, l'intérieur du château offrait un spectacle d'un autre genre: Boniface, après s'être livré à tous les transports de la rage et du désespoir, s'était apaisé tout à coup. Voyant qu'il ne pouvait rien par les armes humaines, il pleura d'abord amèrement comme une femme; il implora des secours qu'il ne pouvait point recevoir, il demanda la paix, il céda, il s'humilia jusqu'à terre; mais quand il s'aperçut que sa voix se perdait inutilement dans l'air, il redevint lui-même:

« Par saint Pierre! cria-t-il, qu'ils continuent donc à balancer leurs bêtises impies. Je suis pape, et pape je mourrai: je tendrai à leurs glaives une tête soumise et courageuse: la main du Seigneur défendra les cheveux blancs du vieillard; et il se reposera sur son Christ. Qu'on m'apporte mes habits pontificaux; » et en même temps, après avoir donné un baiser à ses deux nièces, qui ne l'abandonnaient jamais, il parut dans toute la majesté du successeur de saint Pierre, et alla s'asseoir sur son trône, semblable à ces vieux Romains qui se laissaient massacrer sur leurs chaises curules. Sa conduite aurait pu paraître une imitation de cet antique dévouement, si ses yeux n'eussent laissé échapper de temps en temps des éclairs de fureur que n'avaient point les victimes des Gaulois. A chaque coup de bélier, la crainte de la mort et l'enthousiasme du dévouement semblaient se livrer un nouveau combat sur sa figure. Enfin les portes cédèrent, et les cris plus nombreux de la soldatesque, mêlés aux gémissements des vaincus, annoncèrent que l'ennemi était maître de la place. Les prêtres timides, les femmes échevelées fuyaient aux pieds du Saint-

Père, tandis qu'immobile et redoublant de courage à l'approche du danger, il regardait sans pâlir les lances des Français briller autour de sa tête.

Boniface! lui dit alors Colonne en mettant un pied sur le trône pontifical, tu n'es plus pape; antechrist, fais pénitence avant d'aller brûler à la géhenne éternelle. — Retire-toi, brigand: tu sais qu'il est écrit: tu ne tenteras pas ton seigneur. — A l'impie! il a profané la parole divine! — Retire-toi! car il a été dit: Allez, et ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux: sois anathème, je t'excommunie avec tous ceux qui t'accompagnent, et tous ceux qui t'envoient. — Excommunié! reprit Colonne furieux; tiens, voilà le prix de ton excommunication; et en même temps il lui lança un vigoureux soufflet qui le fit chanceler sur son trône.

Le pape ne répondit rien, et tous ceux qui l'entouraient poussèrent un cri d'effroi qui ne fit qu'augmenter l'horreur de cette scène: en vain Guillaume de Plasian voulut-il persuader à son compagnon un peu plus de mesure; l'italien fut sourd, et tout à sa vengeance: — Renonce à la tiare! criaient-ils en revenant à Boniface, et en lui portant la pointe de son glaive sous la gorge.

Le pape resta muet, et Colonne allait le percer, si le Français ne fut accouru assez tôt pour se jeter entre eux, et pour faire enlever Boniface. Des soldats s'emparèrent de lui, et il disparut en un moment pour être plongé dans un cachot humide au fond d'une tourelle isolée du château. Cependant les soldats et la canaille italienne, pour qui le pape était un être plus qu'indifférent, commençaient à se répandre dans les riches salons du palais pontifical: ils foulaient aux pieds les tapis de laine fine et les tentures de soie, ils portaient une main profane sur les trésors de l'église, et se partageaient avec une joie bouffonne les ornemens brochés d'or et brillants de pierres. Les vins les plus rares bouillonnaient à flots dans les calices de vermeil, et la tiare aux deux couronnes passait alternativement de la tête d'un soldat à celle d'une femme de mauvaise vie. Tel est le peuple: il insulte avec une ivresse féroce à la dépouille de celui dont la veille encore il baisait les pieds. Personne ne pensait à contenir sa fureur; Colonne trouvait dans l'abaissement de son ennemi la vengeance la plus douce, et Guillaume de Plasian savourait d'avance tout le triomphe de son maître sur un ennemi devenu aussi méprisable. Boniface n'était plus sur le trône, et ceux qui ne reconnaissaient que son empire étaient devenus libres et sans frein. Boniface insulté gémissait sur la paille d'un cachot obscur, plongé dans la fange. Sans pain, ses larmes faisaient son breuvage, et il y eût expiré de besoin, si une vieille femme, en entendant ses sanglots, n'eût eu la pitié de faire descendre un morceau de pain noir par le soupirail de sa prison. Le pape le reçut avec avidité. — Sois béni! cria-t-il à la vieille, ô toi qui viens nourrir le juste qui a faim; tu es l'ange qui portes à manger à Daniel dans la fosse aux lions. Il ajouta quelques mots de latin que la vieille ne comprit pas. Anathème! s'écria-t-elle alors avec inspiration; j'ai vu l'homme de Dieu dans l'affliction. O mes amis! anathème, vengeons-le, il nous bénira; il nous distribuera ses trésors quand il les aura recouvrés.

Et en même-temps elle se mit à faire des malheurs du pape la peinture la plus vive qu'il lui fut possible. D'autres femmes s'y joignirent; on causa, on se lamenta, et de même qu'il suffit d'une étincelle pour faire un monceau de cendres de la plus vaste forêt, les cris de six vieilles édentées changèrent en un clin-d'œil l'aspect d'Anagnine. La canaille italienne, qui s'était gorgée de butin, commença à jeter sur les Français des regards envieux et ennemis. Sans ces étrangers, dirent les plus hardis, tout le butin serait à nous. Et ils oublièrent déjà que sans ces mêmes étrangers le palais du pape n'aurait jamais été pillé. Aux armes! loin, loin le joug de l'étranger! arrière la main des impies! le ciel les punira; ils ont frappé notre bon saint père le pape: vengeons le saint père! Et bientôt une troupe organisée s'avança aux cris répétés: Mort aux Français! et liberté à l'Italie!

Guillaume de Plasian et Colonne, qui ne s'attendaient guère à une révolution, furent pris au dépourvu; les soldats en désordre furent facilement écrasés, la valeur sans guide céda au nombre, et en moins d'une heure, les vainqueurs d'Anagnine fuyaient au hasard sur la route de France. Boniface, arraché à son cachot, remerciait ses libérateurs à force de bénédictions et remontait fièrement sur son trône. Mais il n'y fut pas plus assis que ses yeux se reposèrent sur le spectacle qui l'entourait, il frémit de rage en voyant ses tapis et ses tentures de soie foulés aux pieds, et quand on lui eut dit que l'or de ses coffres et les vins de ses celliers avaient satisfait l'avidité du soldat, il se mit à pleurer comme une femme et à démentir la noblesse de sa conduite, par les imprécations les plus viles. Ses membres se contractèrent, ses yeux restèrent immobiles dans leur orbite, et sa langue écarlate se promena sur une écume livide qui décollait de ses lèvres; il jeta un cri étouffé, et tomba sans connaissance dans les bras de ceux qui l'entouraient. On chercha un lit pour le reposer, et l'on ne trouva que celui d'un soldat français. Boniface, en revenant à lui, sembla s'en apercevoir: cette circonstance ne fit qu'augmenter sa rage. Il tomba dans une nouvelle convulsion: ce fut la dernière.

Quand Guillaume de Plasian et Colonne eurent appris que Boniface n'était plus, leur ressentiment tomba tout-à-coup; ils avaient remporté la victoire. On n'avait qu'une chose à redouter, c'est que le peuple ne voulût venger la mort du pape; mais comme le peuple qui n'a point de chef est de tous les avis, il fut aussi de celui des Français, et la paix fut faite.

Cinq jours après, les cloches de Notre-Dame retentissaient dans leurs tours noires, et le roi de France s'abandonnait à une joie qui semblait tenir du délire. Il se promenait de long en large dans les vastes galeries du palais, et la cour faisait écho aux saillies nombreuses qui sortaient de sa bouche. Les courtisans riaient à l'envi, et cette disposition ne tarda pas à passer parmi le peuple. La bazoche qui se trouvait à la tête de tous les scandales, s'empara de l'affaire, et on annonça dans les rues et les carrefours, une grande sottise ou mystère de réjouissance, à la suite duquel on verrait le combat de saint Michel et du diable, ou l'antechrist Boniface fouetté, pendu et brûlé en effigie.

LITTÉRATURE.

DE L'INFLUENCE DU THÉÂTRE ESPAGNOL SUR LE
THÉÂTRE FRANÇAIS.

«Aucun auteur espagnol, a dit Voltaire, n'a traduit ni imité aucun auteur français jusqu'au règne de Philippe V; nous, au contraire, depuis le temps de Louis XIII et de Louis XIV, nous avons pris aux Espagnols plus de quarante compositions dramatiques.» Il est sans doute inutile, je ne dis pas de prouver, mais seulement d'énoncer que le théâtre espagnol exerça sur le nôtre la plus grande et la plus heureuse influence; ce n'est pas matière à controverse. Mais il peut être intéressant de rechercher jusqu'où s'étendit cette influence, et comment elle s'exerça.

Avant Corneille la scène française avait pour toutes richesses les essais tragiques de Jodelle, de Hardy, de Mairet, et quelques farces italiennes jouées sur des tréteaux à la Foire. En Espagne, au contraire, la littérature dramatique venait d'atteindre son plus haut point de splendeur. On peut dire qu'en donnant au jeune poète rouennais l'avis d'étudier le théâtre espagnol, le vieux commandeur de Chalon donna à la France la tragédie et la comédie. Tout le monde sait que le *Cid* est imité de deux auteurs espagnols, Guillen de Oastro et Diamante, qui avaient traité ce sujet national (*las Mocedades del Cid*); mais ce qu'on semble avoir oublié c'est que la première comédie régulière qui parut sur notre scène, celle qui ouvrit, si l'on peut ainsi dire, la seconde route dramatique, le *Menteur* enfin, est encore un emprunt au théâtre espagnol. Corneille n'en fait pas mystère: «Ce n'est, dit-il, qu'une copie d'un excellent original... Ce sujet, ajoute-t-il, m'a paru si ingénieux et si bien traité, que j'ai répété souvent que je donnerais deux de mes meilleurs ouvrages pour que celui-là fût de mon invention.» Il l'appelle aussi, dans son enthousiasme, la merveille du théâtre, et ne craint pas d'assurer que «dans ce genre il n'a rien trouvé qui lui fût comparable, ni chez les anciens, ni chez les modernes.»

Cet excellent original est la comédie intitulée: *la Verdad sospechosa* (la Vérité douteuse), de don Juan Ruys de Alarcon. Elle fut attribuée long-temps par la plupart à Lope de Vega, par quelques uns à Francisco de Rojas, et Corneille en ignorait l'auteur véritable. Lorsqu'il donna la *Suite du menteur*, il avoua avec la même ingénuité «qu'il avait eu raison de dire que ce ne serait pas le dernier larcin qu'il ferait aux Espagnols, et que cette *Suite* était tirée de la même source.» C'est en effet le sujet traité par Lope de Vega, sous le titre de *Amar sin saber a quien* (Aimer sans savoir qui.)

S'il était besoin d'ajouter d'autres preuves de tels aveux, et s'il fallait faire bien comprendre à quel point notre théâtre était au dix-septième siècle sous l'influence immédiate des Espagnols, nous pourrions citer les paroles de Fontenelle, si jaloux cependant de la gloire de son oncle: «Cette pièce, dit-il en parlant d'un autre ouvrage du grand Corneille, est presque entièrement tirée de l'espagnol, selon la coutume de ce temps...; car alors on prenait presque tous les sujets des Espagnols, à cause de leur grande supériorité dans ces matières.» Cervantes disait aussi, vers la fin de sa vie, «qu'en France ni homme ni femme ne manque d'apprendre la langue castillane (*Persiles y Sigismunda*);» et Voltaire accorde aux Espagnols la même influence sur la littérature que sur les affaires publiques. Mais à quoi bon multiplier les citations et les preuves? n'est-il pas reconnu que l'auteur de *Cinna*, plein d'admiration pour ses maîtres, et nourri de leurs ouvrages, porta même dans les compositions qui lui sont propres ces mœurs chevaleresques, ces hauts sentiments, ces pensées fastueuses dont il avait eu tant de modèles? N'est-il pas reconnu que ses Romains eux-mêmes appartiennent au moyen âge non moins qu'à la république, et sont peut-être plus Espagnols que Romains.

En confessant avec Voltaire que «nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante et la première comédie de caractère qui aient illustré la France,» nous faisons un aveu bien honorable à nos devanciers; mais pour être complètement justes à leur égard, il faut reconnaître que, dans le sens où nous leur devons Corneille, nous leur devons aussi Molière. Cette opinion mérite quelques développements. Dans ses premiers ouvrages, écrits en quelque sorte pour une troupe de bateleurs, Molière imita les Italiens, maîtres en *l'art de la farce*; néanmoins il paraît que, dès ces débuts, la littérature espagnole ne lui était point étrangère. En effet, l'épisode d'André, dans *l'Étourdi*, semble imité de la nouvelle de Cervantes la *Gitanilla de Madrid*, et le *Dépit amoureux* contient une scène évidemment prise au *Chien du jardinier* (el *Perro del hortelano*) de Lope de Vega; mais c'est à son entrée dans la haute comédie, que se reconnaît surtout cette influence à laquelle Corneille dut le *Cid* et le *Menteur*. «Cette comédie de Corneille, dit Voltaire, n'est qu'une traduction; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible, en effet, que l'imitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement.» L'illustre commentateur donne, en parlant ainsi, le plus éclatant témoignage de son exquise sagacité; car ce qui n'est dans sa pensée qu'une conjecture, une vraisemblance, se trouve être un fait positif, irrécusable. La preuve en est fournie par Molière lui-même. Voici comment il s'exprime dans une lettre à Boileau citée par M. Martinez de la Rosa dans son *Appendice sobre la Comedia*, lettre que Voltaire ne connut pas sans doute, puisqu'il n'exprimait à ce sujet qu'une supposition: «Je dois beaucoup au *Menteur*; quand on le représenta, j'avais déjà le désir d'écrire, mais j'étais en doute sur ce que j'écrirais. Mes idées étaient encore confuses, et cet ouvrage les fixa... Enfin, sans le *Menteur*, j'aurais composé sans doute des comédies d'intrigue, l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux*; mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*».

Ce n'est pas seulement par l'intermédiaire du Grand Corneille que Molière reçut l'influence du théâtre espagnol; il lui fit plusieurs emprunts directs, surtout dans ses ouvrages de second ordre. Nous pouvons en indiquer le plus grand nombre: don *Garcie de Navarre* est l'imitation d'une comédie héroïque portant le même titre (don *Garcia de Navarra*);

la *princesse d'Elide* est prise de la célèbre comédie de Moreto, intitulée *el Desden con el desden*, restée bien supérieure à la copie que Molière en fit à la hâte pour une fête de Versailles; le *Festin de Pierre*, que Thomas Corneille mit en vers, et dont le titre absurde ne peut venir que d'une traduction fautive, est le *Convite de Pierre* (el *Convitado de Piedra*), du moine fray Gabriel Tellez, connu sous le nom de Tirso de Molina. La célébrité européenne de cet argument, qui a passé dans toutes les langues, rend plus étrange encore l'ignorance complète où sont restées les nations étrangères du nom même de l'auteur original auquel appartient cependant une place si distinguée dans la littérature dramatique de son pays. L'Ecole des *Maris* offre dans plusieurs scènes un souvenir manifeste de la *Discreta enamorada* de Lope, et de la comédie de Moreto intitulée: *No puede ser guardar una muger* (On ne peut garder une femme). L'idée première des *Femmes savantes* semble prise à la comédie de Caldéron *No hay burlas con el amor* (On ne badine pas avec l'amour), et cet ouvrage présente aussi plusieurs points de ressemblance avec la *Presumida y la Hermosa* (la Présomptueuse et la Belle) de Fernando de Zarate. Enfin le *Médecin malgré lui*, qui ne semble avoir été inspiré à Molière que par son malin vouloir contre la Faculté, pourrait bien lui être venu dans la pensée à la lecture de quelques scènes de la comédie très-connue de Lope de Vega, nommée *el Acero de Madrid* (l'acier de Madrid): c'est aussi une jeune fille qui feint d'être malade, pour servir ses amours; c'est un valet bouffon qu'on affuble du bonnet de docteur, et qui vient réciter des apophthegmes latins.

Si Molière, malgré son incomparable génie, a contracté tant de dettes envers le théâtre espagnol, on peut croire que la foule des auteurs secondaires n'a se sont pas fait scrupule de puiser largement aux mêmes sources. Aussi, dans le grand siècle même, quelle armée d'imitateurs envahissent notre scène! Quinault, Thomas Corneille, Scarron (comme Rotrou précédemment), n'offrent presque au théâtre que des sujets pris à l'Espagne. On écrirait un livre pour mentionner et juger toutes les copies, plus ou moins heureuses, qui furent transportées sur la scène française pendant le règne de Louis XIV. M. de Sismondi a déjà fait cette remarque, juste dans la double acception du mot; et l'opinion de Schlegel à ce sujet mérite d'être rapportée: «Les richesses du théâtre espagnol, dit-il, ont fini par passer en proverbe, et j'ai déjà eu l'occasion de remarquer que l'usage d'emprunter en secret à ce trésor incalculable se trouvait introduit depuis bien long-temps chez les auteurs des autres nations. Mais mon intention n'est point de signaler tous les larcins de cette espèce; la liste en serait longue, et difficile à compléter.»

Assurément, lorsque nous révélons les emprunts de Corneille et de Molière, qu'ils étaient au reste les premiers à reconnaître, nous sommes loin de les accuser de serviles plagiaires. A Dieu ne plaise qu'on nous suppose une semblable pensée! nous savons que leurs mains habiles ont converti en or tout ce qu'elles ont touché, que leur génie brille jusque dans l'imitation, et que presque toujours les copies qu'ils ont tracées surpassent et font oublier l'original. Ils ont fait dans le drame ce que Lesage a fait dans le roman; Lesage, de qui l'on ne citerait pas un seul ouvrage, sans excepter même *Gil-Blas*, dont l'idée mère, le cadre et la plupart des développements, ne fussent pris aux Espagnols, mais qui sut étendre et corriger ses originaux, qui sut les enrichir, les compléter, et se les approprier enfin par l'immense supériorité de l'ensemble et des détails.

Toutefois, il nous semble qu'on a trop vite oublié les services rendus à notre littérature par nos voisins du midi; que notre orgueil national, justement glorieux de tant de chefs-d'œuvre admirés de toutes les nations, s'est trop complètement délivré du poids de la reconnaissance envers ceux qui nous ont montré le chemin, et qu'il y a quelque ingratitude à verser légèrement sur eux le blâme, le ridicule, je dirais presque le mépris. Ne doit-on pas respecter ses maîtres, même quand on les surpasse? Voyez Boileau, persifflant déjà le théâtre espagnol en masse, bien que Corneille et Molière vécussent encore. Du haut du Parnasse, dont il se fait législateur, il lance l'anathème sur tous ces dissidents du culte des unités; sur tous ces rimeurs qui peuvent sans péril montrer le héros d'un spectacle grossier,

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

Mais ce trait dont il perce fièrement les rimeurs de là les Pyrénées, Boileau ne dit pas qu'eux-mêmes le lui ont fourni; je citerais cette même expression dix fois répétée avant lui, en vers et en prose, par les critiques espagnols.

Ce n'est donc pas sans péril qu'un auteur pouvait se permettre de telles licences sur la scène espagnole; et Boileau, l'imitateur Boileau, frappant une faute particulière d'excommunication générale, n'est encore cette fois que le copiste de ceux qu'il condamne. La Harpe ne savait que par oui-dire qu'il y eût un théâtre espagnol; l'histoire lui en était inconnue comme la langue. Et cependant, pour remplir son office de rhéteur universel, il tranche hardiment du critique, sauf à tomber à chaque pas dans les plus lourdes erreurs. Ne loue-t-il pas Beaumarchais «d'avoir substitué un dialogue plein d'esprit et de verve aux fadeurs et aux pasquinades qui font tout l'assaisonnement des anciens auteurs espagnols!» Certes, voilà Lope de Vega, Caldéron, Moreto, dignement appréciés! voilà pleine justice rendue à ces hommes devant qui le grand Corneille inclinait son vénérable front! Par malheur, de tels jugements se propagent, et les impressions de collège deviennent en quelque sorte un préjugé dont les esprits même les plus élevés ne peuvent, à moins d'études approfondies, se délivrer entièrement. M. Villemain, dans son *Essai historique sur Shakspeare*, et faisant allusion au siècle de ce grand homme, a laissé échapper cette phrase: «Chez toutes les nations de l'Europe, excepté l'Italie, le goût se montrait à la fois grossier et corrompu.» Le seizième siècle est cependant l'époque où fleurirent tous les grands écrivains de l'Espagne, et qu'elle appelle avec orgueil son siècle d'or; ce ne fut que dans le siècle suivant que le goût se corrompit, non par grossièreté, mais à force de recherche.

L'influence littéraire de l'Espagne cesse absolument avec son influence politique. Du jour où le petit-fils de Louis XIV s'assied sur le trône de Charles II, elle est déchue de tout lit-

térature nationale, elle devient à son tour copiste de ses imitateurs, et copiste servile; son théâtre n'offre plus que des traductions. On pourrait bien, de nos jours encore, signaler çà et là quelques rares emprunts, tels que l'imitation du beau drame de Jovellanos, *el Delincuente honrado*, que Fenouillet de Falbaire a mis sur notre scène sous le même titre, *l'Honnête Criminel*; tels que l'arrangement en vaudevilles de quelques comédies récentes de Moratin ou de M. Martinez de la Rosa. Mais ces petits services de voisinage ne constituent pas une influence; ils ne sont plus de notre sujet.

VOYAGES.

M. CAILLIÉ A TEMBOCTOU.

(Suite et fin.)

Temboctou, quoique l'une des plus grandes villes que j'aie vues en Afrique, n'a d'autre ressource que son commerce de sel, son sol n'étant aucunement propre à la culture. C'est de Jenné qu'elle tire tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement, le mil, le riz, le beurre végétal, le miel, le coton, les étoffes du Soudan, les effets confectionnés, les bougies, le savon, le piment, les oignons, le poisson sec, les pistaches, etc.

Si les flotilles venant à Cabra étaient arrêtées en route par les Touariks, les habitants de Temboctou seraient dans la plus affreuse disette. Pour éviter ce malheur, ils ont soin que leurs magasins soient toujours amplement fournis de toute espèce de comestibles. J'ai trouvé ceux de Sidi-Abdallah pleins de grands sacs de riz, grain qui se conserve beaucoup plus longtemps que le mil.

Cette considération empêche les flotilles qui descendent le fleuve jusqu'à Cabra, de lutter avec les Touariks, malgré tout ce qu'ils ont à souffrir de leur exigence. On m'a assuré que, si l'on osait frapper un de ces sauvages, ils feraient aussitôt la guerre à Temboctou, et intercepteraient toute communication avec ce port; alors elle ne recevrait des secours d'aucun endroit.

A P. O. N. O. de la ville, il s'est formé de larges excavations ayant 35 à 40 pieds de profondeur; elles ont de l'eau à une grande hauteur, que les pluies alimentent. Les esclaves vont y puiser pour leur boisson et pour leur cuisine; cette eau est assez claire, mais elle conserve un goût désagréable, et est très-chaude.

Ces espèces de citernes étant entièrement à ciel ouvert, l'eau y reçoit l'impression du soleil et d'un vent brûlant. Ces excavations se sont formées dans un sable presque mouvant: je suis descendu dans la plus grande par une pente assez douce; le fond du trou, qui n'est pas entièrement rempli d'eau, laisse encore assez d'espace pour se promener. Je remarquai quelques veines de sable rouge et dur; le reste est un sable gris d'un grain un peu gros.

Il y a, autour de ces trous, quelques petits champs de tabac: cette plante ne croît qu'à la hauteur de cinq à six pouces et ne vient qu'à force d'être arrosée: c'est la seule substance que j'aie vue dans le pays. Les nègres étaient occupés à la récolte; je remarquai qu'il était déjà en grains; ils font sécher les feuilles, et les pilent au mortier. Ils les prennent ainsi en poudre, sans autre préparation; ce n'est qu'une poussière verte qui n'a pas même l'odeur du tabac. On le vend au marché; mais les personnes riches ne prennent que celui qui vient de Maroc, qui est de bien meilleure qualité.

Les habitants de Temboctou ne fument pas; mais les Maures nomades qui habitent aux environs font usage de la pipe.

Les esclaves puisent l'eau avec desalebasses; ils en remplissent des sacs de cuir, qu'ils mettent sur le dos de leurs ânes. Mais, avant de faire leur ouvrage, ils se divertissent toujours un peu à la danse; car, malgré leur esclavage, ils conservent toujours une grande gaieté. Rendus chez le maître, ils mettent l'eau dans des jarres où elle se rafraîchit et perd une partie de son mauvais goût. Quelques femmes esclaves savonnaient dans de grandesalebasses, auprès des excavations.

A deux jours de marche au N. E. de Temboctou, on trouve la ville de Bousbéhey, bâtie en briques de sable argileux; elle appartient à la tribu de Zaouât, qui erre dans le désert de ce nom. Les habitants de Bousbéhey font le commerce du sel, qu'ils vont chercher à la petite ville de Toudeyni. Ils ont beaucoup de chameaux, qui font leur principale richesse; ils en boivent le lait, dont ils font aussi du beurre. Ils n'ont que quelques moutons et quelques bœufs.

Les marchands de Temboctou achètent d'eux quelques bestiaux pour leurs provisions journalières, et donnent en échange du mil et du riz; car, ces malheureux habitent un sol entièrement stérile, qui fournit à peine un peu de fourrage pour leurs chameaux. Les mêmes marchands achètent leur sel à Toudeyni, avec du mil, du riz, des étoffes et de l'or qu'ils donnent en échange.

On conçoit que Bousbéhey et Toudeyni, n'étant approvisionnés que par les grains que les marchands de Temboctou reçoivent de Jenné se trouveraient aussi réduits à la famine, si le commerce entre ces deux villes était intercepté.

Le pays de Salah, tribu errante comme celle du Zaouât est situé à l'E. et à dix jours de chemin: ses habitants viennent fréquemment à Temboctou faire le commerce; ils ont de nombreux troupeaux de chameaux, avec le lait desquels ils se nourrissent; ils tirent aussi un peu de grains du commerce qu'ils font avec cette ville. Il n'existe, suivant le récit que m'a fait mon hôte, aucun rapport ni communication par eau de cette ville avec le pays de Haoussa, parce que, disait-il, la navigation du fleuve s'arrête à Cabra.

Les nègres et les Maures ne s'occupent absolument que de leur commerce; ils n'ont que des connaissances bien bornées sur la géographie. Tous ceux à qui j'ai demandé des renseignements sur le cours du fleuve, à l'E. et à l'E. S. E. de leur ville, se sont accordés à dire qu'il passe à Haoussa, et qu'il va se perdre dans le Nil.* Je n'ai pu obtenir de renseignements plus certains; et la question du grand problème

* Le mot Nil est générique, ainsi que ceux de *Dahr-Bâ*, *Kouara*, et plusieurs autres semblables.

de l'issue du Dhioliba dans l'Océan sera résolue par un voyageur plus heureux ; cependant, s'il m'est permis d'énoncer mon opinion sur le cours de ce fleuve, je suis aussi porté à croire qu'il va se perdre dans le golfe de Bénin, par plusieurs embouchures.

Les Maures de Tripoli et ceux d'Ardamas, vont faire le commerce à Haoussa ; ils y conduisent des marchandises d'Europe, et ils en exportent en échange beaucoup d'or, qui vient du riche pays du Ouangara. Ils viennent ensuite à Temboctou avec des pacotilles de jolies étoffes de ce pays, elles sont tissées à petites laines, teintes en belle couleur bleue et bien lustrées avec de la gomme. Mon hôte m'en fit voir une pièce, que je trouvai fort belle ; elles ressemblent à celles qui sont fabriquées chez les nègres situés plus au N. ; j'en ai vu à Galam, en 1819, de semblables qui venaient de Ségo, et qui avaient été fabriquées par les Bambaras ; elles étaient aussi bien lustrées que celles que j'ai vues à Temboctou. En général, les nègres du Sénégal attachent un grand prix à ces étoffes.

Comme les environs de Temboctou sont tous dépourvus de pâturages (puisque les chameaux y trouvent à peine de quoi paître), on tire de Cabra beaucoup de fourrages, que les habitants de ce village récoltent dans les marais, et qu'ils font sécher pour les vendre aux personnes de la ville qui ont des bestiaux à nourrir, tels que chevaux, bœufs, moutons ou cabris ; ce fourrage est serré sur le toit des maisons.

Temboctou et ses environs offrent l'aspect le plus monotone, le plus aride que j'aie jamais vu. Cependant j'aperçus à peu de distance hors de la ville, un troupeau de chameaux dispersés dans la campagne, paissant çà et là quelques chardons desséchés par le vent brûlant de l'Est, et de jeunes branches de *mimosa ferruginea*, dont les longues épines ressemblant à celles de l'aubépine, n'empêchaient pas ces animaux de les dévorer. On me dit qu'ils appartenaient aux Maures qui font les voyages à travers le grand désert.

Tous les habitants de Temboctou sont zélés mahométans. Leur costume est le même que celui des Maures, et ils ont quatre femmes comme les Arabes ; mais ils n'ont pas comme les Mandingues, la cruauté de les battre : elles sont cependant chargées de même des soins du ménage. Il est vrai que les habitants de Temboctou, qui ont continuellement des relations avec les peuples demi-civilisés de la Méditerranée, ont quelques idées de la dignité de l'homme. J'ai toujours vu, dans mes voyages que c'était chez les peuples les moins civilisés que la femme était le plus asservie. Ainsi le beau sexe d'Afrique devrait faire des vœux pour les progrès de la civilisation. A Temboctou les femmes ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc : elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde. Les habitants sont doux et affables envers les étrangers ; ils sont industrieux et intelligents dans le commerce, qui est leur seule ressource : la plupart des négociants sont riches et ont beaucoup d'esclaves. Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tenant très-droits, ayant une démarche assurée ; leur teint est d'un beau noir foncé ; ils ont le nez un peu plus aquilin que chez les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces et de beaux yeux. J'ai vu des femmes qui pouvaient passer pour très-jolies. Tous se nourrissent bien, mangent du couscous fait de riz et de petit mil cuit, avec de la viande ou du poisson sec ; ils font par jour deux repas. Les nègres qui ont de l'aisance ainsi que les Maures font leur déjeuner de pain de froment, du thé et du beurre de vache ; il n'y a que les nègres d'une classe inférieure qui mangent du beurre végétal. En général les nègres ne sont pas aussi bien logés que les Maures ; ceux-ci ont sur eux un grand ascendant, et se croient eux-mêmes bien supérieurs.

Les habitants de Temboctou sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtements et l'intérieur de leurs maisons. Leurs ustensiles de ménage consistent en quelques Calebasses et quelques plats de bois ; ils ne connaissent pas l'usage des cuillers ni des fourchettes ; ils croient qu'à leur exemple tous les peuples de la terre prennent les mets avec les doigts ; ils n'ont d'autres meubles que quelques nattes pour s'asseoir ; leur lit se compose de quatre piquets fichés en terre à une extrémité de la chambre, sur lesquels ils tendent des nattes ou une peau de bœuf ; les riches ont un matelas en coton, et une couverture fabriquée chez les Maures des environs, avec le poil des chameaux et la laine de leurs moutons. J'ai vu une femme de Cabra occupée à tisser de ces couvertures.

Ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs femmes ; mais beaucoup y adjoignent leurs esclaves. Les Maures n'ont d'autres femmes que celles-ci, et les occupent à promener les marchandises dans les rues, comme colats, piments, etc. ; elles vont aussi au marché étaler une petite boutique, pendant que la favorite reste à la maison, pour surveiller celles qui sont chargées de faire la cuisine pour tout le monde, elle-même préparée seule les repas de son mari. Ces femmes sont vêtues très proprement ; leur costume consiste en un coussabé comme celui des hommes, excepté qu'il n'a pas de grandes manches ; elles portent aussi des souliers en maroquin. La mode varie quelquefois pour la coiffure, qui consiste principalement en un *fatara* de belle mousseline ou autre étoffe de coton d'Europe. Leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art : la tresse ou natte principale est grosse comme le pouce ; elle part de derrière la tête, vient incliner sur le devant, et est terminée par un morceau de coralline rond, creusé au milieu ; elles mettent sous cette natte un petit coussin pour la soutenir, et joignent à cet ornement beaucoup d'autres colifichets, tels que du faux ambre, du faux corail, et des morceaux de coralline taillés comme celui-ci. Elles ont aussi l'habitude de se graisser de beurre la tête et le corps, mais moins profusément que les Bambaras et les Mandingues. La grande chaleur, augmentée par le vent brûlant de l'E., leur rend cette habitude nécessaire. Les femmes riches ont une grande quantité de verroteries au cou et aux oreilles ; elles portent, comme à Jenné, un anneau aux narines ; celles qui ne sont pas assez riches remplacent cet anneau par un morceau de soie rouge ; elles mettent des bracelets en argent, et des cercles en fer argenté aux chevilles ; ceux-ci sont fabriqués dans le pays. Au lieu d'avoir une forme arrondie, comme ceux des bras, ils sont plats et ont quatre pouces de large ; ils y gravent quelques jolis dessins.

Les esclaves femelles des gens riches ont quelques parures en or au cou, au lieu de boucles d'oreilles, comme aux environs du Sénégal, elles ont de petites plaques en forme de collier. Quelques jours après mon arrivée à Temboctou, je rencontrai un nègre qui en promenait deux dans la rue, que je reconnus pour avoir passé avec moi sur la même pirogue : ces femmes étaient un peu âgées ; mais leur maître, pour leur donner un air de jeunesse favorable à la vente, les avait très-bien habillées ; elles portaient de belles pagnes blanches, avec de grosses boucles en or aux oreilles, et chacune deux ou trois colliers du même métal. Je passai auprès d'elles ; elles me regardèrent en souriant, et ne parurent nullement fâchées de se voir promener dans les rues pour être vendues ; indifférence que j'attribuai à l'état d'abrutissement dans lequel les tient l'esclavage, et à l'ignorance absolue des droits naturels de l'espèce humaine. Elles croient simplement que les choses doivent être ainsi, et qu'elles sont faites pour ce trafic.

Les vivres sont très-chers à Temboctou, et je me serais trouvé très-embarrassé, si, comme à Timé, j'avais été obligé de pourvoir à ma nourriture ; mes moyens eussent été bientôt épuisés : c'est donc au bon et généreux Sidi-Abdallahi-Chebir que j'ai l'obligation de mon retour par le grand désert. Je n'avais qu'une valeur réelle de trente-cinq piastres en marchandises, que je réservais pour me procurer un chameau, afin de me rendre sur les bords de la mer, soit en passant par le grand désert, soit en retournant à l'O. J'avoue que la traversée du Sahara, dans une saison aussi sèche, m'effrayait beaucoup ; je craignais de ne pouvoir supporter, avec aussi peu de moyens, les privations et les fatigues, augmentées par un vent brûlant, qui règne continuellement, et rend la chaleur accablante. Cependant, après de mûres réflexions, je me décidai définitivement à surmonter les dangers auxquels la grande sécheresse m'exposerait, et à m'aventurer avec un caravane dans les sables mouvants du désert. En effet, je pensais que, si j'effectuais mon retour par Ségo, Sansanding et nos établissements de Galam, les envieux du succès d'un voyage dont l'entreprise m'avait fait déjà tant d'ennemis, révoqueraient en doute mon arrivée et mon séjour à Temboctou, au lieu qu'en revenant par les états barbaresques, le point de mon arrivée imposerait silence à l'envie.

Sidi-Abdallahi me donnait tous les jours de nouvelles marques de son bon cœur ; il alla même jusqu'à m'engager à rester à Temboctou ; il me donnerait, disait-il, des marchandises pour faire le commerce à mon compte, et quand j'aurais fait des bénéfices, je pourrais retourner dans mon pays sans le secours de personne. Les craintes que j'avais d'être découvert, jointes au désir de revoir ma patrie, m'engagèrent à refuser ses généreuses propositions. D'ailleurs, mon départ pour l'intérieur de l'Afrique, n'étant point connu authentiquement, tomberait dans l'oubli si je venais à périr, et les observations que j'avais pu faire seraient perdues pour mon pays. Ces considérations m'engagèrent à effectuer mon retour le plus tôt possible. Comme l'occasion sur laquelle je comptais, ne devait pas tarder à se présenter, je tâchai de mettre à profit le peu d'instants qui me restaient. J'allai visiter la grande mosquée de l'Ouest ; elle est plus vaste que celle de l'Est, mais elle est construite dans le même genre ; les murs en sont mal entretenus, les enduits sont dégradés par les pluies qui tombent pendant les mois d'août, septembre et octobre, pluies qui sont toujours amenées par des vents d'est et accompagnées d'orages violents. Plusieurs contre-forts sont élevés contre les murs, pour en prévenir l'écroulement. Je montai sur la tour, dont l'escalier, placé intérieurement, est presque démolí, j'y revins même plusieurs fois pour écrire mes notes ; ce lieu peu fréquenté me mettait en position de n'être pas aperçu. Dans le cours de mon voyage, j'ai toujours eu soin de me cacher pour écrire, afin de ne pas éveiller l'attention soupçonneuse des musulmans ; c'était toujours dans les bois, à l'abri d'un buisson ou d'un rocher, que je mettais par écrit tout ce qui m'avait paru digne de remarque.*

Du haut de la tour, je découvrais, à une très-grande distance, une plaine immense de sable blanc, où il ne croît que des arbrisseaux rabougris, *mimosa ferruginea* ; quelques dunes ou buttes de sable, s'élevant çà et là, rompaient un peu l'uniformité du tableau. Je regardais avec étonnement cette ville que le besoin du commerce a fait élever dans un affreux désert, sans autres ressources que celles qu'elle se procure par les échanges. La partie O. de la mosquée me parut d'une construction très-ancienne ; toute la façade de ce côté est tombée en ruine ; on y remarque encore des arcades voûtées, dont le crépi est entièrement détaché. Cet édifice est construit en briques séchées au soleil, à peu près de la forme des nôtres. Les murs sont enduits d'un sable gros, semblable à celui dont sont faites les briques, mêlé avec de la glume de riz. Dans quelques parties du désert, on trouve une terre couleur de cendre, très-dure, où domine le sable ; c'est avec cette terre que les briques de la mosquée sont faites. Les autres parties de l'édifice paraissent avoir été bâties bien postérieurement aux ruines de l'Ouest ; quoique l'ouvrage en soit fait assez bien pour un peuple qui ignore les règles de l'architecture, il est bien inférieur à la partie la plus ancienne.

Ce ne fut pas sans étonnement que je remarquai dans celle-ci trois galeries, soutenues par trois arcades chacune, aussi bien bâtie que si elles avaient été construites par un homme de l'art : ces arcades ont six pieds de large et dix de hauteur ; leur enduit, en assez bon état, paraît avoir été blanchi à la chaux, à en juger par la couleur blanchâtre qu'il conserve encore. Cette construction se rattache aux ruines, soit par le style, soit par la position. J'ai été porté à croire qu'anciennement la mosquée ne contenait que cette partie, et que, depuis, on y a ajouté de nouvelles constructions ; cette circonstance m'a paru remarquable...

Ayant pensé que la description seule ne donnerait pas une idée juste de la construction de cette mosquée, je me suis hasardé à en prendre un croquis, ainsi qu'une vue de la ville ; l'un et l'autre rendront peut-être mieux que des paroles les objets que je désire faire connaître au lecteur.

* En plaine, dans le désert, pour écrire mes notes, je m'asseyais, tenant sur les genoux des feuillets du Coran, que j'étais censé copier et étudier.

Pour faire l'esquisse de la mosquée, je m'assis dans la rue, en face, et je m'entourai avec ma grande couverture que je repliai sur mes genoux ; je tenais à la main une feuille de papier blanc, à laquelle je joignais une page du Coran, et lorsque je voyais venir quelqu'un de mon côté, je cachais mon dessin dans ma couverture, et je gardais la feuille du Coran à la main, comme si j'étudiais la prière. Les passans, loin de me soupçonner, me regardaient comme un prédestiné, et louaient mon zèle.

La maison qu'on m'avait donnée pour logement n'étant pas encore finie, j'eus occasion d'observer la manière de construire, des maçons du pays. On creuse dans la ville même ; à quelques pieds de profondeur, il s'y trouve un sable gris mêlé d'argile, avec lequel on fait des briques de forme ronde, qu'on met sécher au soleil ; ces briques sont semblables à celles de Jenné. De jeunes esclaves les portent sur leur tête, dans de mauvaises calebasses, ainsi que le mortier, fait de la même matière. Les maçons sont des esclaves ; ils travaillent avec autant d'intelligence qu'à Jenné ; je trouvais même que leurs murs étaient mieux soignés. Les portes sont bien faites et solides ; les vantaux sont en planches assemblées par des barres et des clous qui viennent de Taflet ; on les ferme au moyen de serrures fabriquées dans le pays, et où il n'entre pas de fer : la clef même est en bois ;† cependant quelques Maures font usage de serrures en fer, qu'ils tirent des bords de la Méditerranée. Toutes ces serrures ne ferment pas dans l'intérieur, on y supplée par une chaîne ou une barre placée en dedans. Le toit des maisons, qui toutes n'ont qu'un rez-de-chaussée, est comme celui de la mosquée, soutenu par des poutres ; ces pièces de charpente sont en ronnier, arbre qui croît sur les bords du fleuve à une hauteur prodigieuse ; j'en ai vu dont l'élévation était de plus de 125 pieds ; on fend les troncs en quatre, puis on arrondit chaque partie pour les exposer sur les murs, et on les recouvre de morceaux de bois, de nattes et de terre, comme le toit de la mosquée.

Chaque maison forme un carré, contenant deux cours intérieures, autour desquelles sont disposées les chambres, qui consistent chacune en un carré long, fort étroit, servant en même temps de magasin et de chambre à coucher : ces pièces ne reçoivent de jour que par la porte d'entrée, et une autre plus petite donnant sur la cour intérieure ; elles n'ont ni fenêtres, ni cheminées.‡

Les habitants de Temboctou n'ont pas adopté l'usage généralement répandu dans le Soudan d'allumer du feu dans les maisons. Quelques-uns construisent dans la cour un petit cabinet en nattes ; ils y passent le jour et la nuit dans la belle saison, les chambres étant beaucoup trop chaudes pour y demeurer.

On m'avait donné un de ces magasins, où j'étouffais nuit et jour ; j'avais une peine infinie à supporter la chaleur accablante qui y règne, surtout la nuit, faute d'air ; mais où aller dans un pays où il n'y a pas d'arbres pour se mettre à l'ombre ? Je me réfugiais souvent dans une mosquée, comme l'endroit le plus aéré et le plus frais. La chaleur est encore augmentée par le vent d'E., qui soulève des nuées de sable, obscurcit l'atmosphère et rend ce séjour très-désagréable. Les habitants se tiennent dans leurs maisons pendant la chaleur du jour, et ne sortent que le matin et le soir. Les nuits sont d'un calme étouffant, et si parfois il fait un peu d'air, il ressemble à une vapeur brûlante, qui dessèche les poumons. J'éprouvais un malaise continu.

MÉLANGES.

MÉMOIRES DE CONSTANT.

Depuis le retour du premier consul de sa campagne d'Égypte, plusieurs tentatives avaient été faites contre ses jours. La police l'avait fait maintes fois avertir de se tenir sur ses gardes, et de ne point s'aventurer seul dans les environs de la Malmaison. Le premier consul était peu défiant, surtout avant cette époque. Mais la découverte des pièges qui lui étaient tendus jusque dans son plus secret intérieur, le forcèrent à user de précaution et de prudence. On a dit depuis que ces prétendus complots n'étaient que des fabrications de la police pour se rendre nécessaire au premier consul, ou (qui sait ?) du premier consul lui-même pour redoubler l'intérêt qui s'attachait à sa personne, par la crainte des périls qui menaçaient sa vie ; et pour preuve de la fausseté de ces tentatives, on a allégué leur absurdité. Je ne saurais prétendre à sonder de pareils mystères ; mais il me semble qu'en la matière dont il s'agit, l'absurdité ne prouve rien, ou du moins ne prouve pas la fausseté. Les conspirateurs de cette époque ont donné leur mesure en fait d'extravagance. Quoi de plus absurde, et pourtant de plus réel, que l'atroce folie de la machine infernale ? Quoi qu'il en soit, je vais raconter ce qui se passa sous mes yeux dans les premiers mois de mon séjour à la Malmaison. Personne n'avait dans la maison, ou du moins personne ne manifesta devant moi le moindre doute sur la réalité de ces attentats.

Pour se défaire du premier consul, tous les moyens paraissaient bons à ses ennemis. Ils faisaient tout entrer dans leurs calculs, et jusqu'à ses distractions. Le fait suivant en est la preuve.

Il y avait des réparations et des embellissemens à faire aux cheminées des appartemens du premier consul, à la Malmaison. L'entrepreneur chargé de ces travaux avait envoyé des marbriers, parmi lesquels, selon toute apparence, s'étaient glissés quelques misérables gagnés par les conspirateurs. Les personnes attachées au premier consul étaient sans cesse sur le qui-vive, et exerçaient la plus grande surveillance. On crut s'être aperçu que, dans le nombre de ces ouvriers, il se trouvait des hommes qui feignaient de travailler, mais dont l'air et la tournure contrastaient avec leur genre d'occupation. Les soupçons n'étaient malheureusement que trop fondés, car les appartemens étant prêts à recevoir le premier consul, et au moment où il venait les occuper, on trouva, en y faisant une

† Cet usage existe, comme on sait, en Égypte et en Nubie.

ournée, sur le bureau auquel il allait s'asseoir, une tabatière en tout semblable à une de celles que le premier consul portait habituellement. On s'imagina d'abord que cette boîte lui appartenait bien en effet, et qu'elle avait été oubliée là par son valet de chambre; mais les doutes inspirés par la tournure équivoque de quelques-uns des marbriers, ayant pris plus de consistance, on fit examiner et décomposer le tabac. Il était empoisonné.

Roustan, si connu sous le nom de mameluck de l'empereur, était d'une bonne famille de Géorgie; enlevé à l'âge de six à sept ans et conduit au Caire, il y avait été élevé parmi de jeunes esclaves qui servaient les mamelucks, en attendant qu'ils eussent l'âge d'entrer eux-mêmes dans cette belliqueuse milice. Le sheik du Caire, en faisant don au général Bonaparte d'un magnifique cheval arabe, lui avait donné en même temps Roustan et Ibrahim, autre mameluck, qui fut ensuite attaché au service de madame Bonaparte, sous le nom d'Ali. On sait que Roustan devint un accompagnement indispensable dans toutes les occasions où l'empereur paraissait en public. Il était de tous les voyages, de tous les cortèges, et ce qui lui faisait surtout honneur, de toutes les batailles. Dans le brillant état-major qui suivait l'empereur, il brillait plus que tout autre par l'éclat de son riche costume oriental. Sa vue faisait un prodigieux effet, surtout sur les gens du peuple et en province. On le croyait en très-grand crédit auprès de l'empereur, et cela venait, selon quelques personnes crédules, de ce que Roustan avait sauvé les jours de son maître, en se jetant entre lui et le sabre d'un ennemi tout prêt de l'atteindre. Je crois que c'était une erreur. La faveur toute particulière dont il était l'objet était assez motivée par la bonté habituelle de S. M. pour toutes les personnes de son service. D'ailleurs cette faveur ne s'étendait pas au-delà du cercle des rapports domestiques. M. Roustan a épousé une jeune et jolie Française, nommée mademoiselle Douville, dont le père était valet de chambre de l'impératrice Joséphine. Lorsque, en 1814 et 1815, quelques journaux lui firent une sorte de reproche de n'avoir point suivi jusqu'au bout la fortune de celui pour lequel il avait toujours annoncé le plus grand dévouement, il répondit que les liens de famille qu'il avait contractés lui défendaient de quitter la France, et qu'il ne pouvait rien déranger à son bonheur dont il jouissait dans son intérieur.

Le 3 nivôse an IX (21 décembre 1800), l'Opéra donnait, par ordre, la *Création* de Haydn, et le premier consul avait annoncé qu'il irait entendre, avec toute sa famille, ce magnifique oratorio. Il dina ce jour-là avec madame Bonaparte, sa fille, et les généraux Rapp, Lauriston, Lannes et Berthier. Je me trouvais précisément de service; mais le Premier allant à l'Opéra, je pensai que ma présence serait superflue au Château, et je résolus d'aller à Feydeau, dans la loge que madame Bonaparte nous accordait, et qui était placée sous la sienne. Après le dîner, que le premier consul expédia avec sa promptitude ordinaire, il se leva de table, suivi de ses officiers, excepté le général Rapp, qui resta avec Joséphine et Hortense. Sur les sept heures environ, le premier consul monta en voiture avec MM. Lannes, Berthier et Lauriston, pour se rendre à l'Opéra; arrivé au milieu de la rue Saint-Nicaise, le piquet qui précédait la voiture trouva le chemin barré par une charrette qui paraissait abandonnée, et sur laquelle un tonneau était fortement attaché avec des cordes; le chef de l'escorte fit ranger cette charrette le long des maisons, à droite, et le cocher du premier consul, que ce petit retard avait impatienté, poussa vigoureusement ses chevaux qui partirent comme l'éclair. Il n'y avait pas deux secondes qu'ils étaient passés, lorsque le baril que portait la charrette éclata avec une explosion épouvantable. Des personnes de l'escorte et de la suite du premier consul, aucune ne fut tuée, mais plusieurs reçurent des blessures. Le sort de ceux qui, résidant ou passant dans la rue, se trouvèrent près de l'horrible machine, fut beaucoup plus triste encore; il en périt plus de vingt, et plus de soixante furent grièvement blessés. M. Trepas, architecte, eut la cuisse cassée; le premier consul, par la suite, le décora et le fit architecte des Invalides, en lui disant qu'il y avait assez long-temps qu'il était le plus invalide des architectes. Tous les carreaux de vitre des Tuileries furent cassés; plusieurs maisons s'écroulèrent; toutes celles de la rue Saint-Nicaise et même quelques-unes des rues adjacentes furent fortement endommagées. Quelques débris volèrent jusque dans l'hôtel du consul Cambacérès. Les glaces de la voiture du premier consul tombèrent par morceaux.

Par le plus heureux hasard, les voitures de suite, qui devaient être immédiatement derrière celle du premier consul, se trouvaient assez loin en arrière, et voici pourquoi: madame Bonaparte, après le dîner, se fit apporter un schall pour aller à l'Opéra; lorsqu'on le lui présentait, le général Rapp en critiqua gaiement la couleur et l'engagea à en choisir un autre. Madame Bonaparte défendit son schall, et dit au général qu'il se connaissait autant à attaquer une toilette qu'elle-même à attaquer une redoute; cette discussion amicale continua quelque temps sur le même ton. Dans cet intervalle, le premier consul, qui n'attendait jamais, partit en avant, et les misérables assassins, auteurs du complot, mirent le feu à leur machine infernale. Que le cocher du premier consul eût été moins pressé et qu'il eût seulement tardé de deux secondes, c'en était fait de son maître; qu'au contraire madame Bonaparte se fut hâtée de suivre son époux, c'en était fait d'elle et de toute sa suite; ce fut en effet ce retard d'un instant qui lui sauva la vie ainsi qu'à sa fille, à sa belle-sœur madame Murat, et à toutes les personnes qui devaient les accompagner. La voiture où se trouvaient ces dames, au lieu d'être à la file de celle du premier consul, débouchait de la place du Carrousel, au moment où sauta la machine; les glaces en furent aussi brisées. Madame Bonaparte n'eut rien qu'une grande frayeur; mademoiselle Hortense fut légèrement blessée au visage, par un éclat de glace; madame Caroline Murat, qui se trouvait alors fort avancée dans sa grossesse, fut frappée d'une telle peur, qu'on fut obligé de la ramener au château. On sait que le premier consul poussa jusqu'à l'Opéra, où il fut reçu avec d'inexprimables acclamations, et que le calme peint sur sa physionomie contrastait fortement avec la pâleur et l'agitation de ma-

dame Bonaparte, qui avait tremblé non pour elle, mais pour lui.

Le cocher qui conduisit si heureusement le premier consul s'appelait Germain; il l'avait suivi en Egypte, et dans un échauffourée il avait tué de sa main un Arabe, sous les yeux du général en chef, qui, émerveillé de son courage, s'était écrié: «Diable, voilà un brave! c'est un César.» Le nom lui en était resté. On a prétendu que ce brave homme était ivre lors de l'explosion; c'est une erreur, que son adresse même dans cette circonstance dément d'une manière positive. Lorsque le premier consul, devenu empereur, sortait incognito dans Paris, c'était César qui conduisait, mais sans livrée. On trouve dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* que l'empereur parlant de César, dit qu'il était dans un état complet d'ivresse, qu'il avait pris la détonation pour un salut d'artillerie, et qu'il ne sut que le lendemain ce qui s'était passé. Tout cela est inexact, et l'empereur avait été mal informé sur le compte de son cocher. César mena très-vivement le premier consul, parce que celui-ci le lui avait recommandé, et parce qu'il avait cru, de son côté, son honneur intéressé à ne pas être mis en retard par l'obstacle que la machine infernale lui avait opposé avant l'explosion. Le soir de l'événement, je vis César qui était parfaitement récent et qui me raconta lui-même une partie des détails que je viens de donner. Quelques jours après quatre ou cinq cents cochers de fiacre de Paris se cotisèrent pour le fêter et lui offrirent un magnifique dîner, à 24 f. par tête.

Pendant que l'infernale complot s'exécutait et coûtait la vie à un si grand nombre de citoyens innocents, sans toutefois atteindre le but que les assassins s'étaient proposé, j'étais, comme je l'ai dit, au théâtre Feydeau, où je me préparais à savourer à loisir toute une soirée de liberté et le plaisir du spectacle, pour lequel j'ai eu toute ma vie une véritable passion; mais à peine m'étais-je installé carrément dans la loge, que tout à coup l'ouvreuse entra précipitamment et dans le plus grand désordre: «Monsieur Constant, s'écria-t-elle, on dit qu'on vient de faire sauter le premier consul; tout le monde a entendu un bruit épouvantable; on assure qu'il est mort.» Ces terribles mots sont pour moi comme un coup de foudre; ne sachant plus ce que je faisais, je me précipite dans l'escalier, et sans songer à prendre mon chapeau, je cours comme un fou vers le château. En traversant ainsi la rue Vivienne et le Palais-Royal, je n'y vis aucun mouvement extraordinaire; mais dans la rue Saint-Honoré le tumulte était extrême; je vis emporter sur des brancards quelques morts et quelques blessés que l'on avait d'abord retirés dans les maisons voisines de la rue Saint-Nicaise; mille groupes s'étaient formés; et il n'y avait qu'une voix pour maudire les auteurs encore inconnus de cet exécrable attentat. Mais les uns en accusaient les jacobins, qui, trois ans auparavant, avaient mis le poignard aux mains de Ceracchi, d'Aréna et de Topino-Lebrun; tandis que les autres, moins nombreux pourtant, nommaient les aristocrates, les royalistes comme seuls coupables de cette atrocité. Je n'eus pour prêter l'oreille à ces accusations diverses que le temps nécessaire pour percer une foule immense et serrée; dès que je le pus, je repris ma course, et en deux secondes je fus au Carrousel. Je m'élançai au guichet, mais au même instant les deux factionnaires croisent la baïonnette sur ma poitrine. J'ai beau leur crier que je suis valet de chambre du premier consul, ma tête nue, mon air effaré, le désordre de toute ma personne et de mes idées, leur semblent suspects, et ils me refusent obstinément et fort énergiquement l'entrée; je les prie alors de faire demander le concierge du château; il arrive et je suis introduit, ou plutôt je me précipite dans le château, où j'apprends ce qui venait de se passer. Peu de temps après, le premier consul arriva, et il fut aussitôt entouré de tous ses officiers, de toute sa maison, il n'y avait à peine présente qui ne fût dans la plus grande anxiété. Lorsque le premier consul descendit de voiture, il souriait; il avait même comme de la gaieté. En entrant dans le vestibule, il dit à ses officiers, en se frottant les mains: «Eh bien, Messieurs, nous l'avons échappé belle!» Ceux-ci frémissaient d'indignation et de colère. Il entra ensuite dans le grand salon du rez-de-chaussée, où grand nombre de conseillers d'état et de fonctionnaires s'étaient déjà rassemblés: à peine avaient-ils commencé à lui adresser leurs félicitations, qu'il prit la parole et sur un ton si éclatant, qu'on entendait sa voix hors du salon. On nous dit après ce conseil qu'il avait eu une vive altercation avec M. Fouché, ministre de la police, à qui il avait reproché son ignorance du complot, et qu'il avait hautement accusé les jacobins d'en être les auteurs.

Le soir, à son coucher, le premier consul me demanda en riant si j'avais eu peur. «Plus que vous, mon général,» lui répondis-je; et je lui contai comment j'avais appris la fatale nouvelle à Feydeau, et comme quoi j'avais couru sans chapeau jusqu'au guichet du Carrousel, où les factionnaires avaient voulu s'opposer à mon passage. Il s'amusa des jurons et épihètes peu flatteuses dont je lui dis qu'ils avaient accompagné leur défense, et finit par me dire: «Après tout, mon cher Constant, il ne faut pas leur en vouloir, ils ne faisaient qu'exécuter leur consigne. Ce sont de braves gens, et sur lesquels je puis compter. Le fait est que la garde consulaire n'était pas moins dévouée à cette époque qu'elle ne l'a été depuis en recevant le nom de garde impériale. Au premier bruit du danger qu'avait couru le premier consul, tous les soldats de cette fidèle milice s'étaient spontanément réunis dans la cour des Tuileries.

Lorsque le premier consul faisait quelque distribution d'armes d'honneur, il y avait aux Tuileries un banquet auquel étaient admis indistinctement, quels que fussent leurs grades, tous ceux qui avaient eu part à ces récompenses. A ces dîners, qui se donnaient dans la grande galerie du château, il y avait quelquefois deux cents convives. C'était le général Duroc qui était le maître des cérémonies, et le premier consul avait soin de lui recommander d'entretenir les simples soldats, les colonels, les généraux, etc. C'était surtout les premiers qu'il ordonnait aux domestiques de bien soigner, de bien faire boire et manger. Ce sont les repas les plus longs que j'aie vu faire à l'empereur; il y était d'une amabilité, d'un laisser-aller parfaits; il faisait tous ses efforts pour mettre ses convives à leur aise; mais pour un grand nombre d'entre eux, il a-

vait bien de la peine à y parvenir. Rien n'était plus drôle que de voir ces bons troupiers, se tenant à deux pieds de la table, n'osant approcher ni de leur serviette ni de leur pain; rouges jusqu'aux oreilles, et le cou tendu du côté de leur général, comme pour recevoir le mot d'ordre. Le premier consul leur faisait raconter le haut fait qui leur valait la récompense nationale, et riait quelquefois aux éclats de leurs singulières narrations. Il les engageait à bien manger, buvant quelquefois à leur santé; mais pour quelques-uns, ses encouragements échouaient contre leur timidité, et les valets de pied leur enlevaient successivement leurs assiettes sans qu'ils y eussent touché. Cette contrainte ne les empêchait pas d'être pleins de joie et d'enthousiasme en quittant la table. «Au revoir, mes braves, leur disait le premier consul, baptisez-moi bien vite ces nouveau-nés-là» (montrant du doigt leurs sabres d'honneur.) Dieu sait s'ils s'y épargnaient.

Peu de temps après notre retour à Saint-Cloud, le premier consul, se promenant en voiture dans le parc avec sa femme et M. Cambacérès, eut la fantaisie de conduire à grandes guides les quatre chevaux attelés à sa calèche, et qui étaient de ceux qui lui avaient été donnés par les habitants d'Anvers. Il se plaça donc sur le siège, et prit les rênes des mains de César, son cocher, qui monta derrière la voiture. Ils se trouvaient en ce moment dans l'allée du fer à cheval, qui conduit à la route du pavillon Breteuil et de Ville-d'Avray. Il est dit, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que l'aide-de-camp, ayant gauchement traversé les chevaux, les fit emporter. César, qui me conta en détail cette fâcheuse aventure, peu de minutes après que l'accident avait eu lieu, ne me dit pas un mot de l'aide-de-camp; et, en conscience, il n'était pas besoin, pour faire verser la calèche, d'une autre gaucherie que de celle d'un cocher aussi peu expérimenté que l'était le premier consul. D'ailleurs, les chevaux étaient jeunes et ardents, et César lui-même avait besoin de toute son adresse pour les conduire. Ne sentant plus sa main, ils partirent au galop; et César, voyant la nouvelle direction qu'ils prenaient vers la droite, se mit à crier, à gauche! d'une voix de stentor. Le consul Cambacérès, encore plus pâle qu'à l'ordinaire, s'inquiétait peu de rassurer madame Bonaparte alarmée; mais il criait de toutes ses forces: — Arrêtez! arrêtez! vous allez nous briser! Cela pouvait fort bien arriver; mais le premier consul n'entendait rien, et d'ailleurs il n'était plus maître des chevaux. Arrivé, ou plutôt emporté avec une rapidité extrême jusqu'à la grille, il ne put prendre le milieu, accrocha une borne et versa lourdement. Heureusement les chevaux s'arrêtèrent. Le premier consul, jeté à dix pas sur le ventre, s'évanouit et ne revint à lui que lorsqu'on le toucha pour le relever. Madame Bonaparte et le second consul n'eurent que de légères contusions; mais la bonne Joséphine avait horriblement souffert d'inquiétude pour son mari. Pourtant, quoiqu'il eût été rudement froissé, il ne voulut point être saigné, et se contenta de quelques frictions d'eau de Cologne, son remède favori. Le soir, à son coucher, il parla avec gaieté de sa mésaventure, de la frayeur extrême qu'il avait montrée son collègue, et finit en disant: «Il faut rendre à César ce qui est à César; qu'il garde son fouet, et que chacun fasse son métier.» Il convenait toutefois, malgré ses plaisanteries, qu'il ne s'était jamais cru lui-même si près de la mort, et que même il se tenait pour avoir été bien mort pour quelques secondes. Je ne me souviens pas si c'est à cette occasion, ou dans un autre moment, que j'ai entendu dire à l'empereur que la mort n'était qu'un sommeil sans rêves.

Un jeune sourd-muet, nommé Masset, comparaisait devant la 6^e chambre correctionnelle, prévenu de vagabondage et de mendicité. M. Paulmier, instituteur des sourds-muets, avait été assigné comme témoin pour transmettre un Tribunal les réponses du prévenu. Celui-ci ayant fait connaître aux magistrats qu'il savait lire et écrire, les questions suivantes lui ont été adressées par écrit:

D. Pourquoi avez-vous quitté Bordeaux, votre ville natale, pour venir à Paris?

R. Le sourd-muet: J'espérais trouver de l'ouvrage et des secours à l'Institution ou parmi les sourds-muets de Paris.

D. Pourquoi avez-vous demandé l'aumône?

R. Le sourd-muet: J'avais faim.

D. Savez-vous que la loi punit la mendicité?

R. Le sourd-muet: Je désire travailler. J'ai du courage et je ne demande qu'à trouver du travail. C'est une bien triste consolation que de tendre la main.

Le Tribunal a renvoyé Masset de la plainte, et a invité M. Paulmier à expliquer par signe à cet infortuné qu'il était acquitté, mais qu'il fallait qu'il travaillât, qu'il ne mendiat plus, s'il ne voulait pas s'exposer à paraître devant les magistrats qui ne pourraient plus être indulgents envers lui. C'est alors qu'on a pu admirer l'art avec lequel le célèbre instituteur des sourds-muets a su donner à la pantomime expressive un langage intelligible pour tout le monde. Chaque geste de l'interprète provoquait à l'instant une réponse du prévenu. M. Paulmier a d'abord pris l'attitude d'un prisonnier dont les mains sont liées. Masset a répondu par un geste d'affliction. M. Paulmier, passant subitement de l'expression de la douleur à celle de la joie la plus vive, a représenté un homme dont les liens sont brisés et auquel on ouvre la porte d'une prison en l'invitant à en sortir. La figure du prisonnier s'est aussitôt épanouie, et un geste de reconnaissance a témoigné aux magistrats qu'il avait bien compris. M. Paulmier appelant de nouveau l'attention de Masset a pris l'attitude d'un mendiant qui implore les passants, d'un voleur qui glisse sa main dans une poche; puis montrant le Tribunal au jeune sourd-muet, il a fait un geste menaçant auquel celui-ci a répondu par des signes d'indignation, et en étendant la main comme pour jurer qu'il ne se rendrait jamais coupable de telles actions. M. Paulmier a enfin imité l'action d'un artisan qui travaille, d'un laboureur qui bêche ou d'un écrivain qui écrit: Masset, répétant ces différents signes, a reproduit par gestes sa réponse manuscrite et promis de travailler.

M. le président, au nom du Tribunal, a remercié M. Paulmier du zèle et du talent qu'il avait montrés dans cette circonstance comme dans toutes celles où de pareilles missions lui sont confiées par les magistrats.

Au nombre des agréments que présentait la maison du comte Jean Dubarri, j'appréciais surtout celui d'y trouver tout ce qu'il y avait de plus distingué en artistes : j'y voyais chaque jour les chefs de l'école française, qui commençaient à sortir de la fausse route dans laquelle elle s'était engagée pendant le règne de Louis XV, règne si funeste à la nation, de toutes les manières. Sous un monarque dépravé, tout s'était abâtardi, les Vanloo, les Boucher, les Lemoine, les Natoire, les Pierre avaient perverti la peinture, on avait cessé d'étudier l'antique, on s'était habitué à se passer du modèle vivant, et à la nature vraie avait été substituée une nature de convention. Les grâces étaient devenues minaudières, la couleur était aussi fautive que le dessin, et l'art semblait perdu sans retour, lorsque David parut.

Ce fut David et non Vien, comme on le dit généralement, qui ramena l'art à ses principes véritables ; c'est à lui, c'est à Drouais, son ami plus encore que son élève, que l'on dut ce grand changement. Vien s'y associa sans doute, mais il partagea ce mérite avec Vincent, Renaud et plusieurs autres, qui avaient senti comme eux, que les formes belles et pures de la nature idéalisée sont préférables à des créations de fantaisie et à des combinaisons maniérées.

Cette révolution commençait en 1785, David venait d'exposer au salon son admirable *Serment des Horaces*. Il faut avoir vu ce chef-d'œuvre au milieu des productions des peintres de cette époque, pour pouvoir se faire une idée de son extrême supériorité : c'est comme si aujourd'hui le Léonidas apparaissait dans une exposition où seraient réunis deux ou trois cents tableaux échappés aux pinceaux extravagants des Delacroix, des Saint-Evre, des Champmartin et autres disciples de cette seconde école de mauvais goût.

Les *Horaces* étaient là parmi les croûtes de MM. Brennet, Lagrenée, Burdin, Barthélemi, Tailhasson, etc., dont on n'a gardé ni les œuvres ni le souvenir, aussi ce chef-d'œuvre fit-il une sensation extraordinaire ; on ne voulut plus d'autre manière que celle de David, et il fut enfin de mode d'avoir du goût en France ; cela nous est advenu quelquefois.

A la même époque, je connus Vien qui n'était déjà plus jeune, et que plus tard je devais retrouver au sénat ; Renaud, homme habile, qui a fait des ouvrages estimables mais froids, parce que le génie ne fécondait pas sa pensée ; Robert, le peintre de ruines ; cet artiste avait une facilité de pinceau incroyable, mais cette facilité dégénérait souvent en une mollesse qui ôte toute valeur à ses dernières productions ; c'est à lui qu'arriva, dans les catacombes de Rome, cette aventure décrite en si beaux vers par Delille, dans son poème de l'*Imagination*. Robert avait de l'esprit, il connaissait sa force et ne pouvait souffrir qu'on le comparât à un certain de Machi, artiste du même genre, et alors fort en vogue. Les lettres sur les salons de ce temps ne cessent de vanter les tableaux de ce Machi, que maintenant on repousse de tous les cabinets ; sa couleur n'était point vraie, elle était assez pure, mais sans chaleur et surtout sans aucune entente du clair-obscur. D'autres artistes venaient encore chez le comte Dubarri, Peyron, peintre très recommandable, Ménageot, qui n'était pas sans talent, Demarne, qui commençait à faire connaître le sien, devenu depuis si agréable ; David enfin, qui tenait déjà d'une main assurée le sceptre de la peinture ; sa manière est tout entière dans ces mots que je lui ai entendu prononcer : « L'artiste ne doit jamais rien placer sur la toile s'il ne l'a pas devant les yeux ; je ne peindrais pas de mémoire un manche à balai. »

C'est en ne s'écartant jamais de cette maxime, qu'il parvint au degré d'élevation où il s'est maintenu jusqu'à sa mort : on a vu, par sa grande esquisse du Serment du Jeu de Paume, avec quel soin il dessinait le nu avant d'habiller ses personnages ; par ce moyen pénible, mais sûr il évitait le défaut dans lequel sont tombés bien des peintres, d'estropier les figures. Dans les tableaux de David, sous leurs vêtements, on peut suivre avec la plus rigoureuse exactitude les contours de leurs corps. Je tiens également de lui, que le peintre Boucher, son oncle, dont il était l'élève indocile, piqué de son opiniâtreté à dessiner d'après le plâtre ou le modèle vivant, lui dit un jour avec colère : « Va, malheureux, tu ne feras rien ; ne sauras-tu donc jamais casser un membre avec grâce ? »

Madame de Lamotte était une femme d'un esprit supérieur : ses bons mots, ses saillies sont dans toutes les bouches ; on en retrouve plusieurs dans un ouvrage intitulé la *Biographie toulousaine*. En voici deux qui donneront la mesure de son esprit. On contait devant elle quelques anecdotes peu édifiantes sur des prélats de sa connaissance ; chacun se récriait à ces récits : « Cela ne peut m'étonner, dit-elle, nos évêques sont plus bergers que pasteurs. »

Un de ses parents, N. de M.... G...., qui avait presque son âge, sans avoir son éducation, affectait toujours en public de l'appeler *maman* : « Ecoutez, lui dit-elle, je consens à ce que vous me fassiez passer pour votre mère, à condition toutefois que vous ne direz pas que je vous ai élevée. »

C'est elle qui a dit encore : *Les paris sont les arguments des sots ; pensée vraie et charmante.*

(Mémoires contemporains.)

Destruction d'un requin. — Je me promenais sur les rives du Hougly dans un moment où des bateaux du pays débarquaient leurs chargements à terre. Un nombre considérable de coulois ou porteurs étaient occupés sur le rivage à cette opération ; tout à coup je les vis qui s'enfuirent tous du bord de l'eau comme saisis de frayeur, puis ils revinrent comme par un mouvement de curiosité, et cependant craignant de s'approcher d'un objet ; enfin ils s'éloignèrent de nouveau. J'appris que ce trouble était occasionné par l'apparition d'un poisson énorme et d'un aspect étrange qui nageait tout près du rivage, et presque au milieu des bateaux. Sachant que les alligators étaient assez communs, je conjecturai d'abord que le poisson en question devait être un de ces terribles reptiles, mais me rappelant ensuite qu'ils étaient bien connus des indigènes, je me dirigeai vers la grève, pour reconnaître quel était l'animal singulier qui paraissait si terrible : bientôt j'aperçus un requin monstrueux, tantôt nageant à la surface de l'eau, tantôt s'enfonçant comme s'il eût poursuivi sa proie.

Dans cet instant un Hindou placé sur le toit de la chambre de l'un des bateaux, et tenant à la main une corde qu'il roulait lentement, épiait les mouvements du requin, d'un œil indiquant évidemment qu'il avait l'intention sérieuse de l'affronter dans son propre élément. Il avait fait une sortendence coulant à la corde, et la saisissant d'une main, il étendait l'autre bras comme s'il eût déjà nagé ; son attitude était vraiment pittoresque pendant qu'il attendait l'approche du requin. Celui-ci se montra près de la surface de l'eau à une vingtaine de pieds du bateau, aussitôt l'Hindou plongea dans le fleuve, à une très petite distance des effroyables mâchoires du monstre. Le requin se retourna immédiatement et nagea lentement vers l'homme : ce dernier à son tour, nullement intimidé, allongea son bras resté libre et s'avança vers son ennemi. Arrivé à peu près à deux pieds de lui, l'Hindou plongea sous son ventre, et presque au même instant l'animal s'enfonça dans l'eau. L'agresseur intrépide dans cette lutte épouvantable reparut bientôt de l'autre côté du requin, nageant hardiment avec la main qu'il avait libre, et tenant de l'autre la corde derrière son dos. Le requin qui s'était également montré de nouveau, nagea aussitôt vers lui et tandis qu'il s'élevait au-dessus du corps de l'Hindou, afin de pouvoir saisir sa proie, l'homme faisant un effort violent descendait perpendiculairement, les pieds en avant ; le requin le suivit par un mouvement tellement simultané que je ne pus me défendre de l'idée qu'ils s'étaient enfoncés dans l'eau en combattant.

Autant que je pus en juger ils restèrent près de vingt secondes hors de vue, pendant tout ce temps, l'inquiétude m'empêcha de respirer, et je tressaillais d'horreur en attendant l'issue de ce combat affreux.

Tout à coup l'Hindou parut tenant ses deux mains au-dessus de sa tête, et criant : *Tan, tan*, d'une voix qui annonçait la victoire qu'il venait de remporter dans le fond des eaux. Les gens du bateau étaient prêts, ils tirèrent aussitôt la corde, et la victime qui, en se débattant frappait l'eau de colère, fut amenée sur le rivage et dépêchée.

On mesura le requin, sa longueur était de six pieds neuf pouces, et sa plus grande circonférence trois pieds sept pouces. L'Hindou qui avait mis à fin cet exploit avec autant d'intelligence que d'adresse ne portait d'autres marques de son redoutable ennemi qu'une coupure au bras gauche qu'il avait évidemment reçue en se trouvant en contact avec sa queue ou une de ses nageoires.

(Annales des Voyages.)

Le Roi de France a envoyé la croix de St.-Louis à M. DE REYNAUD, ancien officier supérieur, habitant aujourd'hui Baltimore.

ANNONCES.

Une jeune personne parlant l'Anglais et le Français, désirerait trouver à se placer dans un pensionnat ou dans une famille particulière. S'adresser au bureau du *Courrier des États-Unis*. D. D. 3f

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK, Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargements et déchargements de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue. Il se réfère :

| | | |
|--------------------------|---|--|
| à New-York, aux docteurs | { Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves. R. Laroche Thos. Harris Samuel Baker R. W. Hall V. Potter, etc. | Professeurs de l'université de Maryland. |
| à Philadelphie " | | |
| à Baltimore " | | |

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS.

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartements bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en vins de toute espèce et des meilleures qualités ; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Cotelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10-6 m

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de vins et liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles ; et à 50 cents par gallon, pris par damejannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine de prunes, figues, amandes, ruissins, olives, capres, anchois, sucre, sésam, lentilles, fromage, et autres articles ; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE ET DE DÉPÔTS, A NEW-YORK.

(New-York Life Insurance and Trust company, 38 Wall-st.)

Les commissaires de la compagnie d'Assurance sur la Vie, et de dépôts, de New-York, préviennent le public qu'elle est prête à commencer ses opérations, en conformité des dispositions énoncées dans sa charte.

1^o Elle assurera la vie, et fera vente et achat d'annuités.

2^o Elle recevra l'argent en dépôt, en payera l'intérêt, et le cumulera au capital.

3^o Elle régira les biens confiés à ses soins.

Sous le premier rapport, elle a en vue de faciliter ceux qui s'inquiètent des moyens de s'assurer un bien-être dans un âge avancé, ou qui s'intéressent à celui d'une femme, d'un enfant, ou d'un ami, et qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour atteindre l'objet de leurs desirs ; elle les met à même de le réaliser sans qu'ils soient exposés à éprouver des inconvénients, ou des privations immédiates.

Le second comprendra la réception de fonds en dépôt, dont le produit sera réparti suivant les vœux diverses ou les besoins de ceux qui auront déposé ; le capital sera remis à l'expiration du terme convenu, à la personne qui en aura fait le versement, à ses représentants légaux, ou à la personne désignée dans l'acte de dépôt.

La compagnie recevra l'argent en dépôt, et en donnera des récépissés aux conditions suivantes :

On ne recevra aucune somme au dessous de cent dollars, et la compagnie ne payera aucun mandat au-dessous de cette somme, à moins qu'il ne soit tiré pour solde de compte.

Tous les fonds placés en dépôt pour un terme moindre d'un an, seront déposés pour plusieurs mois, et dans tous les cas pour deux mois au moins à compter du jour du dépôt.

On payera un intérêt de trois pour cent l'an, sur toutes les sommes versées en dépôt pour un terme qui n'excèdera pas quatre mois. Si le dépôt est fait pour plus de quatre mois, mais pour moins d'une année, l'intérêt sera alloué à raison de quatre pour cent l'an ; et si le dépôt doit excéder le terme d'une année, on conviendra spécialement du taux de l'intérêt.

Dans les cas où tous les fonds mis en dépôt n'auront pas été retirés à l'expiration du terme fixé, ils seront laissés en mains de la compagnie pour un autre terme qui ne sera pas moindre de trente jours, et l'intérêt sera reconnu, comme si le dépôt avait été fait originairement, pour cette période additionnelle.

Lorsqu'un dépôt aura été effectué pour plus d'un an, on pourra s'entendre pour que le paiement de l'intérêt ait lieu avant l'échéance de remboursement du capital, soit annuellement, par semestre, ou tous les trois mois. Si le dépôt est fait pour moins d'un an, aucun intérêt ne sera payé avant l'époque déterminée pour le remboursement du capital.

La troisième branche d'opérations s'étend à l'exercice des curatelles en vertu de dernières dispositions testamentaires, et pour l'avantage des mineurs ; à prendre charge des propriétés et des effets des débiteurs insolubles, des corporations dissoutes, ou dont l'action est suspendue, à la gestion des biens des lunatiques, et à agir à titre d'assignation dans l'intérêt de créanciers.

Pour de plus amples renseignements sur la nature des opérations de la compagnie, et la manière dont elles seront traitées, les commissaires se réfèrent au prospectus publié ce jour, dont copie sera remise, ou envoyée au domicile de toute personne qui en fera la demande au président. Toutes les lettres d'affaires adressées au Président devront être affranchies.

Heures de Bureau, de dix heures du matin, à trois de l'après midi. Wm. BARD, Président.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la dérépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout positif en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité : étant habillé de contenir les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44...6m

AVIS IMPORTANT.

M. JEAN-BTE. REY vient de former dans Church-street, No. 104, un entrepôt de diverses DENRÉES DE PROVENCE, telles que Vin rouge de la Malgue, Eau-de-vie blanches et colorées, Capres, Olives, etc., toutes exclusivement récoltées dans les propriétés que son père possède à Toulon. L'exposition avantageuse du sol, et les soins que son père ne cesse de se donner pour obtenir de ses vignobles une liqueur aussi agréable que salubre, enhardissent M. Rey à annoncer au public la qualité de Vin la plus supérieure, et lui permettent, vu l'économie des frais, de la lui offrir à 4 shellings le gallon, ou dix cents la bouteille.

On trouvera également chez lui des Saucissons d'Arles, du Savon de Marseille et des Chataignes blanches, le tout de premier choix, et qui, ainsi que les denrées récoltées et mentionnées plus haut, sont à des prix très-modérés. 40-5 f

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Grâces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezons sont les produits des plus célèbres fabrications. Enfin dans leur joli magasin on trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression ; pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.